U d'/of OTTAWA
39003003413340

Brown & Henen

Dec. 31 97

W. D.

DELEAU

Deux Sphinx

Nouvelles Collections Guillaume

" Lotus Bleu "

ABEL HERMANT

Deux Sphinx

Illustration de Mittis

PARIS

LIBRAIRIE BOREL

E. GUILLAUME DRESTEUR

21, Quai Malaquais, 21

M DCCC XCVI

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2615
.E7 D4
1896

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Quelques exemplaires sur papier teinté *Primevère*

50 exemplaires numérotés sur papier du *Japon* ; 50 exemplaires numérotés sur papier de *Chine*.

Deux Sphinx

I

Henri-Joseph Chalon, peintre et naturaliste, l'un des savants français emmenés par Bonaparte en Egypte, avait dîné chez le cheik Saadat.

Il s'en revenait à pied, bien

que la maison où il demeurait avec plusieurs savants de ses collègues fût très loin, à l'autre extrémité du Caire. Des âniers l'appelaient et l'engageaient à user de leurs montures, mais il voulait aller à pied.

La rue tortueuse, rusant avec le soleil, était coupée de grandes ombres et avait des tournants de fraicheur délicieuse. La foule puérile, gaie, s'agitait sans motif et comme pour jouer seulement. A cause de la chaleur, les fellahs avaient dénoué leur ceinture et relevé jusqu'à l'épaule, avec un cordon croisé, les manches de leurs galabiehs.

Bien découplés, ils cheminaient à très grands pas. La

moindre brise soulevait et gonflait leur unique vêtement, ou au contraire l'appliquait tout d'un coup sur le bronze de leurs corps sveltes et trahissait un instant la perfection de leurs formes, comme si la légère et frissonnante draperie bleue était mouillée.

Des femmes passaient, spectres noirs, avec le borgo suspendu au cylindre d'or qui se place entre les deux yeux. Elles portaient des enfants nus à cheval sur leur épaule gauche.

Des travailleurs populaires étaient accroupis devant les portes, en des attitudes pat reilles à celles de leurs plulointains ancêtres, pareils eux-mêmes de visage à ceux dons les traits sont gravés sur les

parois et sur les colonnes des monuments.

Et tel qui cardait avec un archet courbe la laine d'un misérable matelas, ressemblait à l'un de ces joueurs d'instruments étranges que, pour s'environner de musique, Vénus-Cléopâtre disposa autour d'elle, dans la galère aux cordages de soie, aux voiles de pourpre.

Parfois des amis se rencontraient, et de très loin ils se faisaient déjà de vives démonstrations. Puis ils se prenaient la main, et prolongeaient l'étreinte, et ensuite chacun baisait sa propre main tendrement, pieusement, sa main qui avait touché celle d'un ami. Ils s'attardaient ensemble,

ils marchaient ensemble dans un sens, puis dans l'autre, en se tenant par la main comme des enfants, et disant des futilités avec de grands rires et des éclats de voix.

La rue pourtant était sans fracas. Tous ces pieds nus foulaient le sol sans bruit. Ces hommes, ces femmes, ces enfants, vêtus de vêtements amples, glissaient avec une agilité merveilleuse et se frôlaient sans se coudoyer.

Seuls, les soldats français, par bravade et par dérision, jetaient le désordre dans cette foule cordiale. Ils s'amusaient à bousculer les passants, ils regardaient les femmes sous le nez, ils leur criaient des polissonneries dont elles devi-

naient l'insulte sans comprendre la signification des mots.

Ou bien montés sur les ânes, ils faisaient des courses dans les ruelles du bazar, et renversaient les tas de dattes ou d'oranges que les marchands mélancoliques ramassaient ensuite dans la poussière, essuyaient de leur manche et replaçaient, en ne murmurant qu'une parole d'indifférence et de résignation.

Très loin au-dessus des maisons basses, la bande azurée du ciel resplendissait, découpée en sinuosités d'oriflamme par le tracé capricieux des voies, et rétrécie encore ça et là par les encorbellements des moucharabies.

Mais beaucoup de rues

étaient couvertes de branchages ou d'étoffes. Il y faisait nuit. On n'y voyait clair qu'en passant devant les boutiques d'argentiers et de lapidaires, et devant celles où les selliers exposent des harnachements de cuir multicolore. Ils appelaient l'étranger. Ils lui offraient leurs somptueuses marchandises. Ils lui parlaient sur un ton de prière et d'une voix séduisante. Ils le touchaient. Ils le retenaient par le pan de son habit ou par la main ; et Chalon hâtait le pas pour échapper à cette inquiétante et ténébreuse obsession.

Il arriva enfin à la place de l'Esbekyeh, vaste plaine de culture au cœur de la capitale. Sous l'ardent soleil il la tra-

versa, quêtant un peu d'ombre au long des champs de maïs, dont les épis sont hauts comme des arbres. Il y entendait les oiseaux voleter péniblement, parmi les tiges trop rapprochées qui froissent leurs ailes délicates.

Il se réjouit, après la traversée lente, de retrouver la ville, les rues étroites, fraiches, les marchands de boissons aigres, le peuple gai, en train de vivre, en train d'aimer, toujours épanoui dans une humeur souriante, invariable comme la sérénité du temps.

Puis il arriva dans la maison.

Quatre savants français jouaient au *whist* dans la salle commune. Chalon passa presque inaperçu. On ne le salua

que d'un signe, on ne lui posa point de questions. Le silence du jeu ne fut pas interrompu. Il s'assit sur un divan, les jambes croisées. La porte s'ouvrit. Un jeune fellah se glissa vers lui et se blottit à ses pieds.

— Salut, Ahmed, murmura Chalon.

Ahmed se releva, radieux, prit la main d'Henri, l'appuya sur son front longtemps, l'abandonna et la reprit pour le grand salut oriental, et s'adossa de nouveau contre le divan.

La main d'Henri demeura posée sur le tarbouch blanc de l'indigène. Le tarbouch était troué de broderies à jour comme un petit bonnet d'en-

fant, et serré aux tempes par les cordes entre-croisées du turban.

Longtemps on n'entendit que le bruissement des cartes, les brèves paroles des joueurs. Puis des répliques plus longues coupèrent la partie, dont ils se désintéressaient déjà. Et quand elle fut terminée, on se communiqua des nouvelles.

On commenta le dernier numero du *Courrier d'Egypte*. On risqua de fâcheuses conjectures sur le succès de la campagne entreprise par Bonaparte en Syrie. Il fut question de la peste. Chacun fit le récit de sa journée. Une discussion s'engagea sur la mesure exacte de la coudée égyptienne. Un chimiste décrivit

les bains où il s'était aventuré aujourd'hui.

Et brusquement quelqu'un parla des femmes, avec une sensualité furieuse et famélique.

Celui-ci avait été conduit le matin dans une maison toute proche, où se tenait un marché d'esclaves. On lui avait exhibé deux Arabes, hideusement grasses, informes, et une jeune Grecque, jolie, fine, mais de puberté si récente que son cœur s'était ému de pitié. Et il exprimait son indignation en termes prétentieux et pédantesques, sans parvenir à dissimuler tout à fait le malsain désir qui bouillonnait encore au fond de lui.

Chalon se leva et, d'un pas

trainant, sortit. Ahmed se leva et le suivit, bien qu'il n'en eût point reçu l'ordre. Ils s'en allèrent ensemble dans le jardin.

La nuit était tombée. Tous les feuillages étaient également noirs. Mais les mandarines serrées les unes contre les autres ainsi que les grains de raisin dans une grappe, y jetaient quelques lueurs dorées. Le ciel restait bleu profondément. Un parfum très fort flottait. La chaleur était lourde, mais à l'improviste il s'élevait des brises, et la surprise de leur caresse inattendue arrachait aux promeneurs un soupir, parfois même une exclamation de plaisir et d'attendrissement.

Mais comme s'il se méfiait de cette volupté, le peintre, pour s'y soustraire, rentra, s'enferma dans sa chambre. Ahmed l'y suivit encore, et voyant que son maître s'asseyait pour écrire, il se coucha devant lui, sous sa table, sous ses pieds.

Le naturaliste rédigeait chaque soir les observations curieuses qu'il avait faites dans l'après-midi. Ses papiers étaient rangés avec un ordre irréprochable. Il possédait dix cahiers reliés, à fermeture de portefeuille, classés dans un carton vert, qui portait sur une étiquette ces mots : JOURNAL D'EGYPTE. Le premier cahier était seul, jusqu'alors, noirci. Le papier était fort,

de petit format; l'écriture, prodigieusement nette, régulière, impersonnelle. Les observations les plus remarquables étaient notées à l'encre rouge, quelques-unes même en caractères d'imprimerie. Parfois, un croquis illustrait le texte.

Il ouvrit le second cahier, inscrivit la date en marge.

Mais une invincible paresse l'engourdit, et au lieu de rédiger il relut; il feuilleta, il flâna. Il corrigea distraitement la ponctuation de sa brève autobiographie, qu'il avait placée en tête du journal, sous ce titre singulier : *Brouillon nécrologique.*

La modeste notice n'occupait que peu de lignes :

« Chalon (Henri-Joseph), naquit à Saint-Hubert en Ardennes, province de Luxembourg et du diocèse de Liège dans les Pays-Bas, le 25 mai 1766. Son père, qui était peintre de profession, mourut avant que Henri-Joseph eût atteint sa onzième année. Mme Chalon envoya l'orphelin en apprentissage chez un peintre médiocre, où il resta jusqu'à la fin de 1782. Ne pouvant faire de grands progrès sous un tel maître, il vint à Paris, le 22 juillet 1785, à l'âge de dix-neuf ans. Son premier essai fut de peindre d'après nature quelques branches de fleurs pour le sieur Chereau, marchand d'estampes, qui les

fit graver, comme études, en 1786.

« La bienveillante protection de M. Gérard van Spaendonck, professeur au jardin du roi, lui fit obtenir en 1787, de M. Anisson-Duperron, directeur de l'Imprimerie royale, une suite de cent sept planches imprimées sur vélin... »

Ses regards, plus capricieux, moins disciplinés que de coutume, sautèrent brusquement plusieurs paragraphes et s'arrêtèrent à celui-ci :

« Requis en vendémiaire an II (septembre et octobre 1793), pour travailler sur la dissection du rhinocéros mort à la ménagerie de Ver-

sailles, il exécuta dix dessins anatomiques de cet énorme quadrupède... »

Cette phrase, écrite naguère sans malice, relue depuis tant de fois, lui causa un émoi singulier. Il était simple, il n'avait point coutume de réfléchir sur sa destinée : il fut quand même un peu surpris, un peu humilié peut-être. Cette année formidable de la Terreur ne lui avait donc laissé que le souvenir d'un pacifique travail exécuté dans une ménagerie ? Il eut conscience qu'il vivait en dehors des événements et de la réalité. Son cœur se serra. S'il était exilé, ce n'est point parce qu'un navire de guerre

l'avait transporté en Egypte et que la ruine de la flotte lui interdisait tout espoir de retour dans sa patrie. Il n'était pas exilé moins dans le Paris révolutionnaire que dans l'inhospitalière Afrique : il était exilé dans la vie. Une tristesse l'accabla, et il se rappela le village des Ardennes qu'il avait quitté à dix-neuf ans, il se rappela des choses sans suite, et qu'un jour un moine l'avait taillé au front pour le guérir, parce qu'il avait été mordu par un chien enragé.

Il poussa les papiers de la main. Il baissa les yeux. Ahmed, qui dormait sous ses pieds, se sentit regardé, et s'éveilla pour rire au maître. Chalon reprit le cahier, tourna

des pages au hasard ; mais une inconsciente préoccupation guidait son feuilletage. Il lut :

« Durant le voyage que je fis dans le delta, avec le général Marmont, MM. Denon, Delille, Savigny, un accident m'arriva le 14 septembre. Je montais un cheval rétif. Cet animal ombrageux s'effraya du bruit que faisait une machine à arroser, et m'emporta au grand galop à travers champs. Je le ramenai au chemin qui borde le Nil, où la berge est élevée. Il s'y cabra de nouveau et recula vers le fleuve, où nous fûmes précipités tous les deux.

« Dans ce péril, je lâchai mon portefeuille, contenant plus de quarante dessins. J'au-

rais infailliblement péri, si un jeune fellah, nommé Ahmed, qui rôdait à la suite de notre escorte, ne m'eût porté secours. Il s'est depuis lors attaché à ma personne. »

Ahmed se leva.

Il avait senti, avec son instinct de bête familière, que la pensée du maître se posait sur lui.

L'histoire qu'Henri relisait sur le papier, il l'avait relue dans les yeux d'Henri, et sans nul doute il ne l'y avait point relue en si brèves, si sèches formules.

Il la redisait à son tour, et sans le secours du langage : ce que les phrases ne sauraient point définir, tout ce que lui-

même en son ignorance du français ne pouvait traduire de son âme, le secret d'une élection irraisonnée, d'un asservissement volontaire et d'une fidélité absolue, tout cela fut révélé par son regard, et Chalon en eut l'intuition si claire qu'il mesura du même coup la misérable insuffisance de la note écrite. Il subit un instant, mais dans son cœur, l'intellectuelle torture des poètes qui s'attaquent à l'inexprimable.

Alors il se découragea, il n'osa plus entreprendre ce grand travail de rédiger, comme tous les jours, le compte rendu de sa journée.

Il contempla les pages déjà écrites avec un peu de honte, un peu de mépris.

Puisqu'il renonçait au travail, pourquoi ne pas se coucher et dormir ? Mais il ne supportait point la pensée du lit. La chaleur s'était alourdie. Il avait soif de respirer. Il se rappela le jardin, la nuit splendide. Il sortit.

Il ne s'en alla point sous les arbres. Il monta sur la terrasse de la maison. Bien que peu élevée, la terrasse dominait les plus hautes branches, et là, il semblait que l'on respirât mieux. Le ciel aussi apparaissait plus grandiose, n'etant plus limité aux regards que par l'horizon : comme la mer parait plus infinie quand on la voit de la pleine mer, et non d'une côte avec l'encadrement des

promontoires et des golfes.

La nuit était somptueusement parée d'étoiles, mais sa plus grande beauté lui venait d'elle-même, de sa couleur : les ténèbres étaient bleues. La lune au lieu d'éteindre autour d'elle toutes les clartés par son rayonnement, pâlissait dans la clarté diffuse, et son disque net ne rayonnait pas. Mais elle était beaucoup plus grande qu'ailleurs, et cette grande lune, comme un regard très ouvert dans un visage étonné, donnait au ciel un air de naïveté, de jeunesse et d'enjouement.

Malgré les lumières du firmament, on ne distinguait rien sur la terre. Il ne se rencontrait aucun objet tout à

fait blanc pour ramasser tous les rayons lunaires et pour resplendir parmi les ombres. Mais toutes les toitures plates des maisons se cendraient d'une clarté grise, et elles semblaient faites de miroirs très peu brillants, de miroirs vieillis.

Sur les terrasses des maisons voisines beaucoup d'hommes étaient montés. Ils restaient debout, immobiles, et comme les maisons sont très basses, ils paraissaient plus grands que leurs maisons. Ils avaient des chemises de la même couleur que la nuit.

La ville dormait en grand silence, et ne ronflait point sourdement comme font les villes d'Europe quand elles

dorment. Le sommeil des cités orientales est muet et calme : il est vraiment le frère de la mort. Des chiens aboyaient. Mais la ville elle-même se taisait, et elle dormait avec plus d'assurance en écoutant l'aboiement des chiens qui protègent le sommeil de l'humanité.

Pourtant, parfois, des cris humains éclataient dans le silence. Les envahisseurs français, qui ne voulaient point se conformer aux sages habitudes du pays, se promenaient et s'enivraient jusqu'à l'aurore. Et dans la majestueuse nuit d'Orient, grondaient tout à coup quelques *Marseillaises* inattendues, bientôt couvertes par les aboiements redoublés.

Ce beau spectacle de nuit, après une longue contemplation morne et inintelligente, Chalon tout d'un coup le comprit et l'admira. La joie de l'admiration jaillit soudaine de son cœur et reflua jusque dans sa gorge. Combien rares depuis son débarquement sur la grève d'Alexandrie, combien rares ces accès d'enthousiasme! Il avait consenti à suivre l'expédition, poussé par une curiosité qu'il prenait pour l'esprit d'aventure. Il s'était cru attiré vers l'Orient, parce que les étranges décorations orientales de certains contes voltairiens suffisaient à ravir sa peu exigeante imagination. Il ajoutait foi aux récits de voyageurs qui n'ont jamais voyagé que

dans leurs cabinets, et il avait préjugé de l'Islam d'après Savary et Montesquieu, rêvant des odalisques d'après les correspondances d'eunuques intercalées dans les *Lettres persanes*.

Son désenchantement fut une détresse. Après une traversée interminable, monotone comme une odyssée, il ne sentit au premier choc de l'Orient que l'horreur et la répulsion. Deux ou trois fois cependant il avait eu la surprise d'admirer, mais seuls les spectacles incontestables étaient à sa portée. Sa première émotion datait d'une visite aux jardins de Rosette. Il en gardait comme un pieux souvenir, comme le souvenir

d'une miniature qui représenterait le Paradis. Les pommes d'or sont enchâssées dans les verdures touffues, et la poudre d'or pâle des mimosas pleut impalpable, dans un parfum tiède et moite qui ressemble à celui de la chair des femmes.

Ensuite il avait vu le Nil. Ensuite il avait vu par-delà les sables et adossée au Moqattam rose, la ville blonde, ombrée de lilas et de gris, magique avec le hérissement de ses minarets polygonaux, aux corniches lourdes, et les lointaines pyramides, si petites à l'horizon. Et deux fois encore il avait connu le frisson d'admirer.

Mais l'allégresse qui le transportait ce soir intéressait son

cœur davantage. Il se sentait plus familier avec l'objet de son admiration. Cette nuit qui l'enchantait n'était pas une chose finie que l'on tient devant soi et sous ses yeux ; elle l'enveloppait de partout, il ne pouvait se tourner sans la voir encore, et il ne lui rêvait point de limites dans l'espace. Il l'aimait. Il se prenait à la souhaiter éternelle comme elle était infinie, et il ne voulait plus qu'elle fût chassée par le jour, bien que chaque aube nouvelle fût une étape du temps vers la fin de son exil. Mais son impatience de l'exil s'apaisait. Volontiers il eût demeuré toujours, pourvu que ce fût toujours la nuit, cette nuit, il eût demeuré jusqu'à

sa dernière heure dans l'extase et dans l'immobilité.

Il s'étendit comme pour dormir ou pour mourir, et il vit alors qu'Ahmed l'avait suivi. Il se sentit loin, plus loin que jamais, non seulement exilé de sa patrie, mais séparé des hommes de sa race qui habitaient cette même ville, séparé de ceux mêmes qui habitaient sous ce toit, différent d'eux.

Il se rappela nonchalamment leur entretien, leurs paroles, les discussions techniques, et comme leur sensualité avait fait explosion. Une chaleur lui monta aux joues. Puis il entrevit des analogies. Il avait peur des femmes, comme il avait peur du pays nouveau. Il était farouche et

inintelligent du mystère féminin comme du mystère exotique, et pourtant il avait des éclairs de sensualité comme il avait des éclairs d'admiration. Son cœur lui parut tout d'un coup s'embraser dans sa poitrine, mais il ne tressaillit même pas, et tranquillement il regarda en lui-même son désir qui montait comme une fumée rigide dans un air pur.

Mais un brusque orage se déchaîna en lui, signalé d'abord par un fracas de battements d'artères aux tempes, comme le premier souffle de l'ouragan bat les portes. Une colère le prit, qui vertigineusement vite s'exaspéra, devint un besoin de maltraiter et de meurtrir. Il eut des visions de

sang et de chairs déchirées.— Dans la rue un chant sauvage retentit.

Une troupe de soldats ivres passait encore. Leurs voix se turent soudainement, comme s'ils étaient entrés dans une maison. Chalon et Ahmed écoutèrent, inquiets, désireux vaguement que le chant reprit. Ils attendaient quelque événement extraordinaire. Ils étaient debout, penchés tous les deux du même côté.

Les chiens n'aboyèrent plus, et le silence devint formidable. Puis un long hurlement de femme traversa l'immensité, suivi aussitôt d'un bruissement des feuillages, comme si la plainte humaine avait épouvanté jusqu'aux arbres. Ce

furent ensuite des cris confus, et les aboiements recommencèrent, furieusement, mais dominés encore, toujours, par un hurlement de femme, un hurlement de femme égorgée.

Ahmed s'écarta vivement. Sa chemise fut gonflée d'air et il sembla près de s'envoler. Sur les terrasses voisines, les ombres vivantes s'agitèrent. Mais personne ne descendit jusqu'à la rue. Dans la maison des savants, personne ne bougea, et s'il eût été à cette heure couché comme d'habitude, Chalon sans doute n'aurait pas bougé plus que les autres. Ces bruits de nocturnes assassinats n'étaient pas exceptionnels, et il ne se mêlait pas

volontiers aux bagarres. Mais ce soir il n'hésita pas. Il descendit, il courut, guidé par le bruit.

La femme ne criait plus, achevée sans doute, mais c'était des bruits de bataille, des jurons. Une patrouille avait ramassé les soldats ivres qui ne se laissaient pas emmener sans lutte. La maison était très voisine. Au seuil, quatre hommes conduits par un lieutenant maintenaient un soldat tout échevelé, couvert de sang, désarmé, stupide. Un autre était par terre, la tête fracassée d'une balle. Le lieutenant essuyait le canon de son pistolet.

Une fumeuse lampe éclairait la salle. Une femme était

pendue au plafond par les pieds, violée et éventrée, montrant son énorme et lamentable nudité, dans le retournement de ses vêtements et de ses cheveux. Une autre, jetée à plat ventre par terre, avait le crâne défoncé à coups de bottes ; et une troisième, presque une enfant, gisait dans un coin, tout entière teinte de sang, sa chemise déchirée de haut en bas.

— Qu'y a-t-il ?... mon Dieu !... interrogea timidement Chalon, effaré.

Mais l'officier ne daigna point renseigner ce civil aux cheveux courts, ce savant. Il partit sans répondre, emmenant sa patrouille et le prisonnier.

Ahmed s'était emparé de la lampe. Il examina successivement les trois femmes. La plus jeune vivait. Il prit la main de Chalon et la posa sur le cœur de l'enfant qui battait encore. Mais Chalon ne savait que faire. Il songeait à expliquer les événements au lieu d'agir. Ahmed souleva le corps léger et l'emporta dans la nuit.

Sans se concerter, ils montèrent sur la terrasse et ils y déposèrent la jeune fille. Henri essuya ce joli corps qui était couvert de sang, mais qui n'était point blessé. Quand il eut essuyé le sang, le sang des autres qui avait ruisselé sur elle, elle apparut aux clartés grises de la lune dans la pâleur

de sa chair mate, et c'est alors qu'elle fut véritablement nue. Mais ni Ahmed ni Heuri n'y prenaient garde. Ils étaient penchés sur elle, affairés. Ils promenaient des mains distraites sur sa peau tiède. Ils approchaient leurs lèvres des siennes pour distinguer si elle respirait.

Enfin elle poussa un grand soupir, et elle fit un premier mouvement. Chalon s'aperçut de sa nudité. Il ramena sur elle les deux pans de la chemise déchirée. Mais les yeux de la jeune fille s'ouvrirent. Elle vit d'abord ces hommes qui la regardaient. Elle tira

vivement sur son visage le haillon d'étoffe — et pour voiler son visage, elle découvrit toutes les grâces de son corps ranimé.

II

Justement parce qu'il n'avait aucune expérience des aventures, Chalon fut moins troublé qu'un autre par celle-ci. Les hommes dont la vie est trop égale perdent le sens du

prodigieux et de l'imprévu. Ils attachent souvent de l'importance aux moindres accidents qui rompent l'uniformité de leurs jours, et les plus graves passent inaperçus.

C'est à peine s'il se réveilla le lendemain un peu plus tard. L'inconnue dormait dans sa chambre, d'un sommeil las et douloureux, couchée sur un tapis. Il la regarda distraitement et ne fut point touché de sa beauté fine. Elle avait le visage doucement hâlé, barré de sourcils volontaires; ses yeux, clos pourtant, versaient un peu de lumière sur ses joues à travers ses paupières diaphanes et entre ses longs cils baissés.

Il se mit au travail. Il avait

à copier aujourd'hui deux des plus rares poissons du Nil, et il devait exécuter vite son aquarelle, car ces poissons se décomposent en quelques heures, et l'on ne peut les conserver, sans altérer leurs couleurs, par le procédé ordinaire de l'esprit-de-vin.

Il resta donc toute la matinée studieusement penché sur son vélin, calme, un peu irrité cependant de ne plus sentir Ahmed à ses côtés ou sous la table, sous ses pieds, comme les autres jours. Le fellah ne tenait pas en place. Il allait, il circulait, il s'occupait d'installer la nouvelle venue dans la maison. Il ne parut point au repas de midi, où il se tenait toujours der-

rière Chalon pour le servir.

Le peintre prenait son repas en commun avec ses collègues. Il fut bien obligé de raconter l'histoire de la nuit. L'importance que prenait son récit le frappa. On lui posa des questions. Que ferait-il de cette enfant ? Il n'hésita pas à répondre qu'il la garderait, comme Ahmed. On le plaisanta sur sa manie de recueillir les indigènes sans asile, et on lui demanda s'il comptait ramener avec lui toute cette ménagerie en Europe.

Mais quand on parlait du retour, on ne parlait plus d'autre chose. On ne prit plus garde à Chalon qui se tint à l'écart. Il remonta dans

sa chambre aussitôt la table desservie, sous prétexte de travail pressé.

Il prit ses pinceaux, posa des touches de couleur, des hachures, sur son dessin honnête et méticuleux.

Mais ses doigts se crispaient, quelque chose l'irritait encore. Il tourna la tête, fouilla d'un rapide regard toute la chambre vide.

— Ya ! Ahmed ! cria-t-il.

Ahmed se montra soudain, comme s'il eût surgi de derrière la porte. Il y eut entre le fellah et le peintre un rapide dialogue de regards. Chalon fronça les sourcils. Ahmed ne daigna point s'excuser : il témoigna pourtant sa soumission en retournant à

sa place, sous la table, afin que son maître posât les pieds sur lui.

Henri le chassa, durement : « Va-t'en », grommela-t-il en français. Le fellah s'écarta avec une grande dignité. « Eh bien ! où vas-tu encore ? » cria Chalon, croyant qu'il quittait la chambre. Ahmed s'accroupit dans un coin. Henri eut quelque remords et il baissa le nez sur son vélin.

Mais il s'irritait de ne pas savoir où se cachait la jeune fille. Comment faire comprendre à Ahmed qu'il désirait le savoir ? Il tâcha de combiner une phrase avec les mots arabes qu'il connaissait. Si encore il avait possédé le nom de l'étrangère ! et il s'in-

digna davantage d'ignorer ce nom. Il tenta un nouvel effort pour traduire en arabe sa curiosité. Il appela Ahmed et lui dit : « *Ech ismak?* » qui signifie : Quel est ton nom ?

Le fellah imagina que son maître plaisantait, il en fut ravi, il éclata de rire, puis ayant repris son sérieux : « Ahmed », répondit-il.

— *La, la* (non), cria Chalon en colère.

Ahmed fit un profond salut et affirma de nouveau son nom, fièrement.

Chalon haussa les épaules.

— *Bint*... fit-il (la fille).

Et comme le fellah ne bougeait point, soudain stupide, il lui indiqua du doigt la porte. Ahmed sortit, revint,

tenant la fille par la main. Chalon s'adressant à elle répéta : « *Ech ismak ?* »

— Marika, répondit-elle ; et ouvrant sa main droite où était tatouée une croix, elle ajouta : « *Christiane* » (je suis chrétienne).

Il fut déconcerté. On l'avait élevé hors de toute foi, et il ne pouvait comprendre qu'une créature humaine invoquât la fraternité religieuse comme un titre à sa protection. Plus que le costume exotique et la sauvage physionomie, cela lui rendait Marika étrangère et impénétrable. Malgré l'absence de tout témoin, il eut la faiblesse de répondre à cette déclaration naïve par un geste méprisant.

Mais il était satisfait et pacifié. Il reprit son pinceau, le trempa dans un peu de couleur presque sèche et indiqua une à une les écailles chatoyantes du poisson.

Les deux enfants se retirèrent dans l'angle le plus obscur de la pièce. Ils s'assirent sur les nattes l'un vis-à-vis de l'autre, et ils se mirent à dialoguer interminablement en balançant leur buste souple. Ils débitaient de longs couplets, tour à tour, ou bien ils babillaient avec volubilité, sans s'écouter, tous les deux ensemble. Comme Chalon se tournait pour les regarder, ils s'interrompirent, et Ahmed qui avait appris quelques mots de français, avec cette facilité

qu'ont les gens de sa race pour apprendre les langues, dit mélancoliquement : « Nous racontons nos malheurs. »

Leur gazouillement emplit de nouveau la chambre. Henri travaillait avec plus de sécurité. Il acheva de copier les deux poissons, dont les corps presque desséchés perdirent au coucher du soleil toute la vivacité de leurs couleurs, et se fanèrent comme des fleurs.

La clémente température du crépuscule l'invitait à la promenade et il avait bien gagné une heure de repos. Il s'en alla, et il crut qu'il s'en allait au hasard ; mais il tournait sans y prendre garde presque sur place, et revenait par des détours inconsciemment cal-

culés vers un point qui seul l'attirait, comme un oiseau vole en spirale autour d'une proie. Et son but, c'était la maison de cette nuit, la maison des viols et des assassinats, la maison où Marika lui avait été révélée dans la nudité et dans le sang.

Il se trouva, à l'improviste, devant la porte arrachée de ses gonds. Il vit jusqu'au fond de la salle basse qui était déjà déblayée de ses cadavres, mais encore tachée de flaques rouges, de larges flaques épaissies, comme ces mares de boue que laisse le Nil dans la campagne quand l'inondation se retire. Des gens passaient et ne regardaient même pas, indifférents à la mort, même violente.

Il franchit le seuil en se baissant, car le plafond était bas, il pénétra jusqu'au fond de la salle, où il avait trouvé Marika évanouie. Puis il sortit, n'ayant plus rien à faire, et il revint à sa demeure tout droit. Les autres avaient dîné de meilleure heure, à cause d'une fête que l'on donnait ce soir-là au Tivoli du Caire, avec comédie jouée par la troupe française. On se levait de table lorsque Chalon arriva. Il dîna seul, servi par Ahmed, lentement.

Ensuite son ami égyptien le conduisit, en le soutenant par le coude, vers le divan : car les hommes du peuple dans ces pays chauds ne veulent pas que les hommes d'une

caste supérieure se donnent le mal de faire un seul mouvement sans y être aidés. Ahmed apporta le café et une pipe à Henri. Ils fumèrent ensemble, sans rien dire. La soirée fut très longue.

Avant de se retirer dans sa chambre, Henri fit le tour du jardin. Ahmed cueillit une mandarine verte et la lui présenta, après avoir de ses dents déchiré l'écorce du fruit. Chalon en détacha un quartier pour le fellah, qui le remercia d'une grande inclination de tête cérémonieuse.

Quand il lui plut de remonter chez lui, Ahmed le soutint encore et le souleva, à chaque marche du facile escalier.

Dès que la porte fut ouverte, une vapeur odorante s'échappa de la chambre. Dans ce nuage apparut Marika, vêtue d'une étoffe toute blanche. L'étoffe était si ample qu'elle ne venait en contact avec le corps qu'aux épaules et à la gorge, et ce n'était pas un vêtement. Marika s'inclina sur le passage d'Henri. Il la flatta de la main, et passa. Elle sortit avec Ahmed.

Mais lorsque Chalon fut au lit, Ahmed la ramena. Elle s'approcha jusqu'à lui et elle demeura, droite, les bras entr'ouverts, soumise, séduisante, pudique. Même parmi les entêtantes vapeurs du parfum qu'elle avait brûlé, elle sentait bon subtilement. Elle

était fraîche à voir et à respirer, en cette atmosphère épaisse et lourde. Elle promettait aux sens altérés cette saveur de la mandarine un peu verte qu'Ahmed avait cueillie dans le jardin. En ce pays où chaque année compte pour deux printemps, la maturité des femmes s'accomplit avant que leur enfance soit achevée, et souvent les fruits encore verts sont déjà trop sucrés et trop fades.

Chalon prit les deux petites mains de Marika et les baisa très doucement. Elle comprit qu'il ne l'accueillait pas, et elle n'en fut pas humiliée.

Elle se recula jusqu'à la place qui lui était réservée pour dormir, et elle se laissa

glisser à terre, l'étoffe blanche se gonfla et bouillonna un instant autour d'elle : elle y reposait comme une apparition dans un nuage.

Les vapeurs du parfum brûlé se dissipaient, les objets n'étaient plus enveloppés, la clarté nocturne se glissait par l'étroite fenêtre placée haut. C'était l'apaisement.

Mais elle n'avait point hâte de dormir, ni Ahmed. Ils recommencèrent à se raconter leurs malheurs. Par un intérêt véritable, en passionnés écouteurs et narrateurs d'histoires, ou par simple courtoisie, ils se prodiguaient l'un à l'autre les signes d'émotion et de sympathie. Ils s'interrogeaient, ils s'interrompaient par des

exclamations, des exclamations à voix basse, afin de ne pas troubler le sommeil de leur grand ami. Mais Chalon ne dormait pas non plus. Il écoutait aussi et il s'intéressait sans comprendre ; même le grand charme de ces récits était qu'il ne les comprenait pas. Il se reposait sans dormir. Il glissa au sommeil sans y prendre garde, quand les deux voix se turent.

Le lendemain, la vie commune avec des gens de son pays et de son intelligence lui sembla plus pénible. On le harcela de grossières plaisanteries. On affecta de ne point douter qu'il eût mordu au fruit vert. On le félicita ironiquement de ses façons de

vivre orientales. On lui conseilla d'imiter ces fous qui épousaient légitimement, par devant les commissaires des guerres, des femmes d'Egypte.

Ces insinuations l'irritèrent sans le troubler. Il ne se demanda point si l'offrande de Marika en robe blanche et parmi les parfums, avait réellement ému en lui un désir et s'il avait dû se faire violence pour y résister. Son âme était encore saine ; mais elle était puérile : il avait comme les enfants un sentiment vif de la justice. Rien ne le révoltait plus qu'une accusation sans fondement, et quand on le soupçonnait à faux, il tombait dans le désespoir.

Mais lorsque les traits frap-

pèrent plus juste, lorsque sur la preuve évidente de son innocence, on recommença de railler simplement ses manies de vieille fille, l'esprit grossier de ses compatriotes le blessa encore plus à vif. Un littérateur qui avait de la fantaisie composa sur ce sujet un petit poème satirique et décasyllabique dans le style de Gresset; et Chalon aperçut si bien le ridicule de cette plaisanterie parisienne, que, par contrecoup, son esprit jusqu'alors rebelle s'entr'ouvrit à l'intelligence des choses exotiques.

Il vécut plus réservé, plus seul avec ses deux oiseaux, brillants et jolis comme ceux qui sautillent dans les maïs, au bord du Nil. Il passait

toutes les journées à les dessiner l'un et l'autre. Tout un album était déjà rempli d'eux Il cherchait à surprendre leurs attitudes et leurs expression familières. Il se gardait de le déranger et de leur impose silence quand il les entendai se raconter leurs malheurs, et sa chambre était comme une volière égayée par les chants de cailles et par les appels de perdrix.

Chalon, sur ces entrefaites, eut une agréable surprise. Il reçut du quartier général l'ordre, non motivé, de quitter ce logis commun et de s'en aller demeurer sur l'Esbekyeh, dans une maison plus petite, mais où il serait seul et libre.

Il dut déménager le jour

même. Ce n'était pas un grand tracas. La maison qu'on lui assignait étant meublée, il n'avait plus à transporter que son porte-manteau, ses collections et ses planches. Un homme de troupe fut mis à sa disposition, mais Chalon voulait se charger lui-même des aquarelles et des bêtes empaillées ; Ahmed, qui entendait prendre soin du reste, congédia le soldat assez rudement ; son insolence lui valut quelques coups de trique, mais il ne s'en souciait guère.

Deux ânes furent loués. Chalon et Marika les montèrent, Ahmed les conduisit, courant de l'un à l'autre, poussant des cris pour faire ranger les passants.

La course était longue et il fallut faire trois voyages. Mais les deux enfants, indolents et infatigables, ne se rassasiaient point du plaisir de déménager, qui est le grand plaisir des enfants dans tous les pays.

Vers le soir tombant, ils se trouvèrent en possession de leur nouveau logis. Ils le visitèrent.

Bien que dans le voisinage d'autres maisons, et même des plus importants palais, ils pouvaient croire qu'ils s'étaient réfugiés à la campagne, puisque l'Esbekyeh, après le retrait des eaux, s'était couverte de verdures et de végétations. Ils n'avaient devant eux que des champs cultivés. Les chambres

étaient nues, toutes pareilles à celles de toutes les autres maisons. Le jardin n'avait pas une grande étendue, mais il leur appartenait en propre, et on n'avait plus besoin de s'enfermer dans les pièces closes pour être chez soi.

Mais Chalon ne goûta qu'un soir cette joie d'avoir un foyer véritable. Dès son premier réveil dans cette solitude, sa nostalgie lui revint avec d'indéfinissables méfiances. Il lui parut qu'il renonçait au retour puisqu'il s'installait définitivement. Il n'était pas seulement exilé, mais vaincu et prisonnier, prisonnier d'un pouvoir occulte dont ces deux enfants sans malice lui représentaient le symbole et la vivante allégorie.

La fantaisie d'un conquérant l'avait jeté sur cette terre lointaine, pour y surprendre le secret des morts et pour apporter aux vivants les lumières de la civilisation. — Les fastes du monde antique sont inscrits sur les pierres, mais la clef des hiéroglyphes est perdue, et il se trouva que le savant n'était qu'un homme qui ne sait pas lire. — L'humanité qui peuple les contrées de l'Orient, est la plus ancienne et la plus noble de l'Univers, elle s'est affinée, elle s'est compliquée, elle s'est pervertie à travers les siècles, et il se trouva que le civilisateur n'était qu'un barbare au regard des sauvages qu'il prétendait éclairer.

Il se raccrochait, il se cramponnait à son orgueil : il voulait croire, et il avait besoin de croire, que s'il était ici le barbare, c'est parce qu'on ne le comprenait point. Mais il sentait bien malgré ses désaveux et sa forfanterie que le mystère l'enveloppait de partout, mystère du passé, mystère du présent. Le passé ne l'effrayait guère, l'actuel l'inquiétait sourdement. Et il s'aperçut tout à coup qu'il était tombé au pouvoir du mystère, qu'il vivait avec lui en familiarité.

Il tenta de reprendre sa liberté en se retranchant dans le travail. Mais les deux enfants jouaient autour de son travail et le surveillaient. Il

s'écarta de la maison. Il fit des recherches, des expéditions au dehors, de longues promenades quotidiennes. Il rentrait tard.

Un soir, comme il rentrait et qu'il traversait l'Esbekyeh, il vit une grande quantité de soldats en armes, rangés sur deux lignes. Vis-à-vis des troupes, un autre soldat était seul, en uniforme, mais nu-tête. A quelques pas, un sous-officier lisait à voix haute des choses que Chalon n'entendit point.

Le sous-officier se rapprocha de l'homme, et lui arracha un à un les boutons de son habit. On le fit ensuite défiler sur le front des troupes, et Chalon comprit qu'il assistait à une dégradation militaire.

Brusquement il reconnut le condamné. C'était le violateur de femmes, le seul assassin survivant de l'autre nuit, celui qui avait déchiré la chemise de Marika et inondé son corps de sang.

Chalon baissa la tête et poursuivit son chemin.

Mais le silence de la troupe devint si profond et si effrayant qu'un pressentiment l'arrêta net.

Il se retourna, il vit l'homme, qu'on avait replacé en face de la troupe. Un peloton se détacha de l'aile droite et s'aligna entre la troupe et lui. Il avait les yeux bandés.

Dans un temps prodigieusement bref, la charge fut commandée, le feu éclata, l'homme

tomba. Le sous-officier s'approcha encore de lui, pour le coup de grâce. Et ensuite les régiments défilèrent devant le cadavre troué de balles.

Le pacifique artiste, le doux peintre d'oiseaux et de poissons faillit s'évanouir. Il restait là, muet, stupide d'horreur, avec une nausée affreuse. Il essaya de faire quelques pas. Il était tout près de sa maison. Il leva les yeux. Et là-haut, sur la terrasse, il aperçut Marika et Ahmed, qui étaient montés là, pour mieux voir.

Alors il se rappela confusément qu'il l'avait connue dans le meurtre et qu'il l'avait recueillie dans le sang, qu'il avait dû laver tout son corps pour enlever tout le sang qui

était sur elle ; et elle lui parut, et ils lui parurent tous les deux, deux petites bêtes malfaisantes, des animaux de proie qu'il ne caresserait plus.

III

Lente fut la réconciliation, après une brouille muette, inexpliquée. Les deux jolies créatures négligées erraient dans le jardin. Henri s'obstina longtemps, puis il sentit

que son courage l'abandonnait, et il céda. Il ne savait plus très bien contre quel danger chimérique il avait prétendu se défendre, mais il ne se défendait plus.

Un jour, il fut averti que le général en chef ordonnait une visite aux Pyramides. Une troupe nombreuse était mise à la disposition des savants, car on ne s'y pouvait point aventurer sans escorte.

Chalon se réjouit de prendre part à cette expédition. A la pensée des vastes plaines, du large Nil et du désert sans limites, un appétit lui venait d'espace, d'air libre, de grande lumière.

La caravane se mit en route bien avant l'aube. Le soleil se

levait à peine lorsqu'elle traversa le Nil, sur les barques à mâts trapus, à vergues courbes, plus longues que le mât qui les porte, à voiles triangulaires, entrecroisées.

Sur l'autre rive, on commença de marcher en désordre. Les ânes blancs et gris portaient haut la tête et secouaient leurs brides. La causerie était plus alerte dans la fraîcheur inaccoutumée du matin.

Les voix reprenaient un timbre et un accent de France que l'exil leur avait fait perdre, l'esprit de France aiguisait les imaginations excitées par une secrète influence de la température et du décor printanier : car ce ciel encore

pâle, cette campagne humide, où il y avait de la rosée sur les herbes, c'était un peu de la patrie à l'improviste retrouvée.

La plaine se développait au loin tout unie, seulement coupée par des palmiers en rideau, qui frissonnaient à la morsure de l'avril tropical comme les peupliers de la campagne bourguignonne.

Le trop-plein de l'inondation dormait encore emprisonné en de larges flaques, n'ayant pu franchir les replis insensibles du terrain. Des chevelures de roseaux rares émergeaient ; ça et là, des villages de boue séchée, transformés en îles abruptes, et dont les plus basses maisons

menaçaient de s'effriter et de se fondre dans le fleuve.

Des oiseaux couraient avec leur image renversée à la surface de l'eau grise, que le fond de boue, comme un tain, faisait opaque et réfléchissante. D'autres volaient en troupes triangulaires, et l'on eût dit des voiles de barques, arrachées de la vergue courbe, emportées dans le ciel calme par un vent furieux.

Ces eaux tristes, ces eaux mortes, ou plutôt ces eaux mourantes, destinées à lentement périr d'évaporation, foisonnaient de poissons engourdis. Et d'innombrables enfants nus y pêchaient à la main. Ils s'emparaient sans peine des glissantes et froides

bêtes embarrassées par la vase. Certains poissons qui se gonflent d'air et deviennent élastiques leur servaient de jouets, ils se les lançaient comme des ballons et s'amusaient à les faire rebondir sur le rivage.

Chalon ne put voir jouer ainsi tous ces enfants, sans penser à Ahmed et à Marika. Il se reprocha de les tenir captifs dans une maison. Il aurait voulu, dans sa joie sans égoïsme, que tout ce qu'il aimait au monde éprouvât, comme lui-même à cette heure, l'enivrante sensation d'une patrie et d'une liberté reconquises.

La dernière étape fut plus rude. Le feu du soleil ron-

geait la couleur du ciel. Lorsque les voyageurs arrivèrent au pied des pyramides, l'astre était si haut que les trois montagnes de pierres ne projetaient sur le sable qu'un liseré d'ombre. Il fallut se serrer contre la première assise pour se défendre de la lumière pendant le repas. Puis les ascensions et les visites intérieures commencèrent, et l'enthousiasme se manifesta.

L'imagination plus sincère de Chalon demeurait pourtant rebelle. Ces tas de matériaux écornés lui paraissaient à peine imposants, à peine énormes. Il n'en subit l'effroi vertigineux que lorsqu'il se décida enfin à y grimper, tiré,

poussé, projeté d'un gradin à l'autre par des bédouins, dont les os secs trouaient les oripeaux blancs. Et quand il atteignit la plateforme, il se laissa choir sur la pierre chaude, exténué, avec l'ennui et le regret d'avoir tant peiné pour si peu de plaisir.

Le désert seul l'étonna. Il le croyait uni jusqu'à l'horizon, comme une mer sans vagues, et il y découvrait des montagnes, des vallées, des ondulations flasques et molles, comme d'une mer démontée qui se serait figée soudainement.

Puis son âme de peintre fut séduite par les couleurs, d'une tonalité si douce, qu'elles provoquaient l'attendrisse-

ment. Le lilas très pâle et très lumineux qui marquait les ombres, déroutait ses yeux accoutumés aux ombres neutres de nos climats, et sa vision incertaine mettait quelque lenteur à lui rendre compte des mouvements de terrain que ces nuances accusaient. Il aurait aimé à croire que ces taches de couleurs différentes ne signifiaient rien qu'elles-mêmes, et étaient ainsi disposées pour la seule joie des yeux.

Quand il se retourna vers le Nil et vers le Caire, son admiration émue s'attacha surtout aux collines du Moqattam : elles étaient transparentes comme de l'albâtre ; elles faisaient une ceinture précieuse à la ville magique-

ment et irréellement diaprée, qui semblait le mirage d'un écrin.

A mesure que l'heure avançait, une atmosphère plus violette enveloppait tous les objets à la surface de la terre, et Chalon avait l'illusion de les voir à travers une améthyste polie.

Il se pencha. Les soldats campés au pied de la pyramide étaient minuscules, pareils à des poupées. Il se retourna vers le désert. Il eut l'idée de la mort. Une foule bourdonnante s'agitait autour de lui, et tous ces gens lui furent odieux comme des violateurs de sépultures.

Il redescendit enfin, à regret. Et loin de ses impor-

tuns compagnons il marcha, dans le sable tiède, où chacun de ses pas enfonçait profondément.

Il allait droit, comme vers un but, quoique nul point de repère ne dirigeât sa course, et il faisait des efforts acharnés.

Quand il eut dépassé le Sphinx, il s'arrêta. Puis il revint sur ses pas. Il fit un circuit autour de la tête colossale. Un glissement du sable l'entraina dans un creux, et il se trouva complètement séparé des autres, seul, face à face avec le monstre. Et enfin il frissonna, pris aux entrailles, vaincu, mais non par des souvenirs littéraires ni par la contagion d'un enthousiasme commandé.

L'être fabuleux, contemporain des premiers âges, était accroupi entre les trois pyramides, qui traçaient de part et d'autre et derrière lui un triple ornement géométrique, hiératique, d'une écrasante majesté. Le soleil se couchait derrière, de sorte que leurs profils se détachaient sur le ciel jaune avec précision. Mais la lumière diffuse était si intense que tous les détails à contre-jour s'accentuaient encore. Les moindres cassures de pierres, les moindres fentes restaient visibles. La face même du Sphinx ne perdait point la netteté de ses traits, et les ombres qui l'enveloppaient ne faisaient qu'ajouter à son mystère une mélancolie.

Il paraissait placide et triste, si triste que de larges pleurs auraient dû couler de ses yeux mornes ; mais la pierre de ses yeux s'est séchée durant les siècles sous ce ciel qui ne pleure jamais.

Il n'était plus menaçant et dévorateur comme au temps lointain de sa jeunesse. Il n'exigeait plus le mot de l'énigme, mais il la posait toujours. Ses griffes impuissantes étaient enfouies dans le sol, il était enlizé jusqu'au cou ; mais il avertissait encore le voyageur au seuil des solitudes et des nécropoles.

Chalon le regarda longtemps, face à face. Puis il rejoignit ses compagnons, lentement.

Le soleil sombra tout à coup, et un vent glacial s'éleva du désert, un souffle de mort.

Et le retour fut triste, précipité, à travers la plaine. Dans les flaques d'eau ridées, les mêmes enfants que ce matin, toujours nus, insensibles aux variations de la température, prenaient les poissons à la main. Mais ils pêchaient plus gravement, ils ne riaient plus ; quand ils s'emparaient par hasard d'un de ces poissons qui se gonflent d'air et deviennent élastiques, ils ne le lançaient plus sur le rivage pour le faire rebondir comme un ballon.

Il y avait une grande mare, beaucoup plus grande que les

autres, grande comme un lac, enveloppant des villages de boue séchée transformés en îles abruptes. Des chevelures de roseaux rares émergeaient. Des oiseaux couraient avec leur image renversée à la surface de l'eau grise. Il faisait encore jour sur cette eau tandis qu'il faisait nuit tout autour. Dans les moindres mares, les enfants qui pêchaient étaient en foule. Dans celle-ci, beaucoup plus vaste, un seul homme pêchait, et très loin, très loin du bord. A la vérité, on ne distinguait pas très bien ce qu'il faisait. On voyait seulement qu'il était nu et qu'il devait avoir froid, et qu'il ne pourrait peut-être jamais revenir, telle-

ment il s'était aventuré loin.

Alors, Chalon pensa, comme ce matin, à Ahmed et à Marika ; mais il ne regretta plus de les avoir laissés à la maison. Il n'aurait pas voulu les voir dans cette eau froide.

Le soir frileux, de même que le matin frais, lui rappela la patrie, et réveilla ses goûts d'intimité à la façon des hommes du Nord. Il se figura qu'il allait passer la soirée enfermé avec les deux enfants dans une pièce bien close, à la clarté d'une lampe. Il ne songeait plus qu'après le refroidissement du crépuscule, l'air se réchauffe, et que l'on passe les soirées dans les jardins ou sur les terrasses.

C'était déjà la pleine nuit

quand la caravane rentra au Caire. Les rues n'étaient éclairées que par les galabiehs bleues des passants.

Mais malgré les ténèbres la ville restait vivante et gaie, car les fellahs sont des enfants, mais qui n'ont pas peur de la nuit.

Les âniers qui se croisaient se reconnaissaient dans l'ombre. Ils s'interpellaient par leur nom : « Saïda, Mahmoud ! — Saïda, Mohammed-Ali ! » Ils se renvoyaient, sans interrompre leur course, les répliques du long salut dialogué. Ils se touchaient la main au vol, et ensuite ils baisaient leur propre main, qui avait touché celle d'un ami : ils ne la portaient pas

seulement à leurs lèvres, ils la baisaient en vérité, à grand bruit, et la nuit où circulaient des robes claires, était pleine de baisers retentissants.

Enfin, Chalon atteignit l'Esbekyeh. Il ne sentait pas la fatigue, tant cette atmosphère de gaité cordiale le réconfortait. L'exemple de tous ces enfantillages lui mettait aussi en tête un enfantillage : il voulait accueillir Ahmed par un sonore et joyeux « Saïda », ensuite échanger avec lui toutes les salutations compliquées qu'exige l'étiquette orientale. Il était tout fier d'en savoir par cœur les formules. Puis il monterait sur la terrasse avec les deux enfants afin de contempler long-

temps les étoiles, et l'on ne s'endormirait dans la maison qu'aux premières fraîcheurs du matin.

Mais il fut désappointé : Ahmed ni Marika ne le guettaient dehors.

Il eut beau marcher à pas lourds et faire un grand fracas dans l'escalier, ses deux amis ne vinrent pas à sa rencontre. Toute la maison était silencieuse et Chalon n'osait plus ouvrir la porte de sa chambre, craignant que les oiseaux fussent envolés.

Mais sur le tapis, Ahmed et Marika étaient couchés à plat ventre, accoudés, et vis-à-vis, comme deux sphinx de part et d'autre d'une avenue.

La grande chemise de Ma-

rika était enroulée deux fois autour de ses jambes et de ses pieds qu'elle dissimulait, de sorte que le sphinx féminin ressemblait aussi à une sirène.

Sa jeune poitrine jaillissait de la rude toile bleue entrebâillée. Comme sa tête se renversait en arrière, son col souple se recourbait ; ses petits ongles étaient aigus comme des griffes.

Sans doute qu'ils s'étaient raconté longtemps leurs malheurs. Et maintenant ils se taisaient. Ils étaient mornes et pétrifiés. Ahmed s'éveilla le premier, il se leva, il vint rôder autour de son maitre.

Mais Marika gardait la pose du colosse énigmatique, qui

est accroupi au seuil du désert, entre les trois pyramides ; et cette attitude révéla au nouvel initié, frissonnant encore de sa confrontation avec le monstre, qu'elle aussi était un mystère adorable d'infini et d'éternité.

IV

Universitas
BIBLIOTHECA

Bien que, de ce jour, Marika eût pris une autorité despotique sur l'imagination du peintre et fût devenue le pôle unique de ses pensées, elle ne profita guère de cet em-

pire, elle n'exerça d'abord qu'une influence très indirecte : Marika était l'âme subtile de l'Orient, et avant de pénétrer jusqu'à l'âme, il fallait que Chalon se mît en contact, en intimité avec les objets. Alors, pour les connaître, il déserta plus fréquemment la maison.

Il visita davantage ses amis indigènes. Il accepta plus souvent des invitations chez le cheik Saadat, qu'il affectionnait particulièrement, encore à cause de Marika : il avait diné chez ce personnage le jour même où il devait recueillir la petite fille, et cette coïncidence fortuite lui laissait un souvenir attendri.

Le cheik était un gros

homme, somptueusement vêtu, coiffé d'un tarbouch écarlate et d'un merveilleux turban. Bedonnant et expansif, il se précipitait toujours, malgré ses jambes courtes, à la rencontre de Chalon. Il le baisottait sur les joues. Il le prenait par la main comme un enfant et l'emmenait dans la maison. Comme il souffrait d'un asthme, le souffle lui manquait, il avait des quintes de toux : alors son domestique favori lui apportait une tasse d'or où il crachottait.

Le cheik était très riche, son palais était le plus antique palais du Caire, de pure architecture sarrasine, orné de faïences vertes et bleues plus belles que celles de Stamboul

et de Brousse ; un arbre gigantesque et plusieurs fois centenaire, poussé au milieu de la cour, annonçait l'âge du logis. Le cheik n'avait même pas besoin de sortir à l'heure de la prière, car une partie de la cour était arrangée en mosquée, avec un member et un mihrâb indiquant l'orientation de la Mecque. Ses innombrables serviteurs, presque toujours oisifs, s'asseyaient sur des bancs de bois à dossiers sculptés et tournés, ouvragés presque aussi finement que des moucharabies.

Et l'on respectait beaucoup le cheik Saadat, parce que sa généalogie authentique remontait jusqu'au Prophète, au lieu que la plupart ignorent

souvent le nom de leur grand-père, et toujours celui de leur bisaïeul. Un de ses ancêtres avait même voyagé en Europe au temps de Louis XIV, et il considérait les Français comme d'anciens hôtes de sa famille, auxquels il rendait avec usure leur hospitalité.

Il avait pris en affection Henri-Joseph. Il le gardait de longues heures. Il lui offrait le café, les confitures et le narghilé. Il ne pouvait s'entretenir avec lui faute d'entendre le français, mais qu'a-t-on besoin de tant causer? Le véritable plaisir est de se voir, de fumer ensemble, et de se témoigner son attachement réciproque par des pressions de main, son estime

par des politesses muettes.

Le grand charme de cette maison patriarcale venait de l'égalité qui régnait entre le maître et les domestiques, égalité sincère et bien plus agréable que la jalouse égalité politique des républicains. Mais ce sentiment dans sa naïveté pratique est si contraire au caractère français, que Chalon se sentait toujours, en présence du noble cheik, plus intimidé que le plus humble des serviteurs. Aussi préférait-il souvent passer la journée avec des amis de moins vénérable origine.

L'un de ceux-ci était le fils de Hassan, marchand de café, un jeune homme de vingt ans à peine, d'allure et d'hu-

meur franche, déjà marié trois fois et père de plusieurs enfants.

Hassan, fils de Hassan, avait souvent convié les membres de la commission des sciences et arts ; mais ceux-ci n'avaient répondu qu'une fois chacun à son invitation, en leur répugnance de la cuisine orientale, des mets fades et parfumés servis sur des plateaux de cuivre, à même un tapis où circulent des gens qui ont les pieds nus.

Chalon, aguerri par l'habitude, revint seul et plusieurs fois. Il fut reçu avec moins de solennité. Il entendait même, derrière les portes entrebâillées du haremlik, jacasser les femmes qui se bous-

culaient l'une l'autre, curieuses de voir manger un Européen.

A mesure qu'il s'imprégnait d'Orient, sa vision de toutes choses se modifiait. D'abord malveillante et prévenue, elle se laissait à present séduire par tout ce qui l'avait naguère révoltée.

Ses premiers désenchantements, lorsqu'il débarqua, imbu de littératures mensongères, furent la saleté de la rue, toujours poussière et boue, la misère de la foule qui lui paraissait immonde et déguenillée.

Maintenant, dans ses lentes promenades, dans ses flâneries, il subissait le charme de cette rue et de cette foule. Il s'étonnait d'avoir si légère-

ment et si mal vu. Il se reprochait d'avoir été injuste envers ces choses qu'il prenait maintenant en affection. Il s'en attristait comme l'on s'attriste d'avoir porté des jugements téméraires sur une personne vivante à qui l'on s'affectionne par la suite.

Il apercevait, sous les dehors sordides, la méticuleuse propreté musulmane, qui ne ressemblé guère à la propreté hypocrite des occidentaux soigneux de leur visage et de leurs mains. Aux heures de la prière et de l'ablution, l'eau déborde de toutes les fontaines et coule en ruisseaux des mosquées.

Il assistait parfois, sur les berges du Nil, au blanchis-

sage des galabiehs. Les gens du peuple se dépouillent tout bonnement de leur chemise, la trempent, la tordent, et se couchent au bord du fleuve en attendant que le soleil la sèche. Et Chalon se plaisait aux nobles attitudes de ces jeunes hommes, chez qui la beauté plastique est si commune qu'on ne la remarque plus.

Il voyait aussi comme grossièrement il s'était trompé en prenant pour de la misère l'insoucieuse pauvreté du fellah. Car le fellah est toujours pauvre, mais il n'est jamais misérable : ses ressources dépassent toujours ses besoins. Il a le temps de se reposer.

Et Chalon commençait à

imaginer que ce pays est un éden où la lumière vous nourrit ; ces hommes qui ne possèdent presque rien, et qui pourtant possèdent le superflu, lui semblaient des personnages de l'âge d'or.

Quand il eut découvert ainsi les sources de leur gaîté, cette gaîté lui devint sympathique et communicative. Il retourna, par une aimable contagion, à la simplicité d'âme et à la naïveté du premier âge. Il reconquit cette fraîcheur de sentiments qui n'est plus possible aux hommes faits que s'ils s'entretiennent et s'ils se plaisent dans la société des enfants.

C'est bien parmi des enfants qu'il croyait vivre, lorsqu'il

s'égarait dans les rues, lorsqu'il voyait à l'entour de lui circuler cette foule animée comme dans les plus commerçants faubourgs de Paris, mais animée, non affairée, et n'ayant l'air de se mouvoir, de courir, de s'echauffer que pour le jeu ; lorsqu'il entendait parler bruyamment, avec la volubilité et l'essoufflement rauque de la langue arabe, ces gens, qu'il ne comprenait pas, mais dont le son de voix lui faisait plaisir aux oreilles et chassait de lui toute pensée morose ; lorsque sur les places écartées où se tiennent les foires, passant à côté d'un théâtre de marionnettes, il était tout d'un coup effaré par le tonnerre d'un

rire franc et puéril. — Il s'en allait riant tout seul et nul ne le prenait pour un fou, mais les marchands accroupis au seuil de leur boutique, les âniers paresseusement accoudés à l'épaule de leur âne, lui faisaient des signes affectueux et se mettaient à rire avec lui : car ces natures impressionnables ont une facilité merveilleuse pour refléter les sentiments d'autrui, et la joie inexpliquée d'un inconnu qui passe suffit pour leur mettre le cœur en joie.

Chalon devenait gourmand comme un écolier, comme un fellah. Il aimait acheter à boire dans la rue. Il se payait de ces énormes sucreries roses qui visent à reproduire les

formes du crocodile et du dromadaire. Il se prenait de passion pour la canne à sucre, il en avait toujours une tige dans les mains, et il déchiquetait à belles dents les fibres du bois savoureux.

Il rentrait au logis les poches pleines de ces peu coûteuses friandises, qu'il distribuait aux enfants. C'était sa façon de leur montrer qu'il pensait à eux même quand il les délaissait de longues journées. Et en vérité il pensait à eux constamment ; et déjà il ne les voyait plus des mêmes yeux. Il sentait de jour en jour davantage leur humanité, à mesure qu'il se familiarisait avec les êtres, avec les choses de leur ciel et de leur pays.

Il ne pouvait plus, ainsi que naguère, les considérer seulement comme de jolies créatures apprivoisées, comme de petites bêtes familières, qui n'eussent fait que mettre du mouvement et du bruit dans sa solitude, et que procurer à ses mains inactives des occasions de caresses.

Il s'inquiétait de leurs origines, de leur passé, qu'il ignorait. D'où venait Marika? D'où venait Ahmed ? Que rêvaient-ils quand ils se taisaient ? Et que pouvaient-ils bien se dire quand ils *se racontaient leurs malheurs ?*

Toute leur âme était écrite sur leur visage et dans leurs yeux, comme les annales de l'Egypte sont écrites sur les

monuments : mais Chalon ne savait pas lire les regards ni les physionomies plus que les hiéroglyphes, et il se méprenait aussi grossièrement sur le compte de ces deux petits êtres contemporains que sur le compte de Séti Ier ou de Rhamsès II.

Il les supposait de psychologie rudimentaire, dépourvus de tous caractères personnels et distinctifs, si bien que d'abord il ne faisait aucune différence entre l'âme d'Ahmed et celle de Marika ; or, les deux enfants étaient si dissemblables que, même dans l'ordre des intelligences les plus élevées, on ne rencontre guère de contrastes plus saisissants.

Ahmed était le simple, et il

s'affirmait tel par l'extrême netteté de sa physionomie comme de sa plastique. Son visage était peu mobile malgré l'expression très vive des yeux. Son corps était monochrome. Sa beauté n'était pas à peindre mais à sculpter ou à dessiner, car elle ne devait pas son charme à la variété des valeurs et des nuances, mais à la merveilleuse pureté des lignes.

Seulement, cette simplicité d'âme n'était point primitive. Ahmed n'appartenait point à une race jeune, mais au contraire à une race très ancienne, vieille comme le monde, qui par un miracle unique s'est figée dans son éternelle jeunesse, et est demeurée iden-

tique à elle-même à travers les siècles. Ahmed, comme tous les fellahs, avait son portrait ressemblant sur les plus antiques bas-reliefs, et son âme devait aussi ressembler à celle des premiers habitants de ce pays.

Certes, la race fut cent fois vaincue, opprimée, conquise. Mais par un renversement des lois habituelles, ce fut elle toujours qui absorba en fin de compte ses vainqueurs, et après quelques générations élimina le sang étranger. Ce paysan, produit des croisements les plus hasardeux, bâtard de Romain et de Grec, bâtard de Macédonien, bâtard d'Arabe, n'était pas cependant un métis dégénéré, mais un

fils indéniable et légitime des autochtones, qui, six mille ans avant le Christ, cultivèrent la terre de Phtah. Et il était né au bord du Nil, dans une maison faite de boue séchée, pareille aux demeures d'autrefois, comme lui-même était pareil aux ancêtres.

Patient, modeste et indolent, né serviteur, — à l'âge où tous les caractères s'affirment et où les besoins tournent en passions, il n'avait rien souhaité plus passionnément qu'un maître à qui faire don de soi-même et de sa vie. Le jour où un accident mémorable lui avait désigné Chalon comme son maitre, Ahmed s'était réjoui dans son cœur, car son avenir se fixait.

Et maintenant, il n'éprouvait plus aucun désir, puisqu'il avait accompli sa destinée.

L'âme de Marika était d'une composition plus disparate. Toutes les civilisations les plus raffinées de l'Orient y avaient laissé leur empreinte. Des hérédités contraires se la disputaient, aucune influence ne prédominait. Toujours opposée à elle-même, en fuite devant elle-même, elle n'était capable que de désir et jamais de satisfaction.

L'histoire de Marika n'était pas une histoire, mais un conte, un conte invraisemblable, un conte des *Mille et une nuits*.

Elle était née dans une île de l'archipel. Son imagination

n'en avait point perdu le souvenir, mais sa mémoire infidèle en avait égaré le nom.

Son père était un marchand très riche, mais plus ambitieux encore que riche et toujours âpre au gain. Un jour il partit à bord d'un navire, pour Constantinople, et durant plusieurs mois on ne reçut aucune nouvelle de lui.

Puis un ami de la famille, qui faisait aussi des voyages, revint après une longue absence, et raconta que le marchand avait été pris par des pirates. Il avait dû laisser toute sa cargaison entre leurs mains. Il ne pouvait plus retourner dans sa patrie, et il se trouvait actuellement à Smyrne dans une misère complète.

Alors, la mère de Marika vendit tout son bien et partit pour Smyrne. Elle emportait avec elle le prix de sa maison et de ses meubles. Marika, qui l'accompagnait, n'était encore âgée que de dix ans.

Les deux femmes mirent beaucoup de temps pour passer en Asie Mineure. Elles naviguaient d'île en île, tantôt sur une simple barque de pêche, tantôt sur un bateau plus considérable, suivant les occasions. Il leur arriva même plusieurs fois de s'égarer pendant des semaines, comme aux époques très anciennes, sur cette mer si commerçante et si fréquentée. Elles ne savaient rien de la vie, ni la valeur d'aucune chose. On les

volait avec une facilité, avec une impudence incroyable, et elles se trouvaient déjà presque réduites à la pauvreté quand elles arrivèrent à Smyrne.

Elles se mirent à chercher celui qu'elles avaient perdu. Elles demandaient de ses nouvelles à des gens qui ne pouvaient point le connaitre. Elles rencontrèrent un jour quelqu'un qui croyait savoir que le marchand avait profité d'une occasion pour passer à Constantinople. Alors elles partirent pour cette ville.

Mais dès qu'elles arrivèrent, le grand mouvement de Stamboul les étourdit. Elles comprirent enfin que, si elles continuaient de chercher au

hasard, jamais elles ne retrouveraient le disparu. Alors la mère de Marika imagina de se poster au bout du grand pont, sur le carrefour de Balouk-Bazar-Kapou, devant la mosquée de la Validé, puis de regarder au visage tous les gens qui passeraient. Elles restèrent là des journées entières, pendant de longs jours. Et comme elles n'avaient plus aucune ressource, elles se résignèrent à tendre la main.

Mais voici qu'un jour une vieille femme que l'on ne connaissait pas, vint d'elle-même et sans qu'on lui demandât rien, fournir des indications très précises : le marchand habitait non loin de là, dans la rue qui longe

les murs du Sérail et qui monte vers Sainte-Sophie. Il habitait la sixième maison avant d'arriver à la grande place où se trouve, vis-à-vis d'une fontaine, la porte de la Félicité. Il était très bien dans ses affaires.

La mère de Marika se réjouit. Elle ne s'étonnait point que son mari fût retrouvé; elle s'étonnait seulement que depuis tant de jours il n'eût point passé une seule fois devant la mosquée de la Validé où tant de monde passe, surtout demeurant si près. Elle s'en alla lentement vers la maison qui lui était désignée. Elle avait laissé Marika à la garde de la vieille femme.

Et Marika ne devait jamais

revoir sa mère. Car, dès que celle-ci eut tourné le dos, la vieille emmena l'enfant. Elle lui donna une chambre dans une maison, à Péra, non loin du petit champ des morts, dans une maison d'où l'on voit par les fenêtres tout Stamboul, aussi bien que si l'on était monté sur la tour de Galata. Et là, comme Marika avait déjà douze ans, la vieille commença de la prostituer aux étrangers riches.

Marika s'accoutuma aux infâmes caresses des vieillards, mais elle ne perdit point à ce métier le respect d'elle-même. Mesurant avec parcimonie ses dédaigneuses complaisances, elle sut défendre sa virginité. Elle ne perdit point le senti-

ment de la pudeur. Elle refusait absolument de livrer aux regards son corps qu'elle abandonnait aux caresses. Dans sa souillure abominable, elle réservait avec un soin jaloux la pureté de ses lèvres qui ne connaissaient pas encore le baiser, et elle répondait à quiconque essayait de les profaner : « Païen, ne touche pas à ma bouche, qui a l'honneur de recevoir la sainte hostie ! » Marika était farouchement chrétienne.

Quand elle eut amassé quelques livres turques, elle s'enfuit, avec l'espérance de retrouver sa mère et son père. Puis elle se vendit elle-même à un marchand parce qu'il partait pour l'Egypte. Elle

croyait dans son ignorance que plus on traverse de mers et plus on parcourt de pays, plus on a chance de rencontrer ceux que l'on cherche, et que peu importe la direction.

Elle débarqua donc à Alexandrie. Puis elle passa entre les mains de plusieurs maîtres. Elle fut emmenée au Caire, et elle attendait un nouveau maître qui l'achetât, dans cette maison où les soldats avaient fait irruption un soir.

Et c'est elle qui avait été la cause du carnage. C'est elle qui avait allumé la convoitise de ces brutes, moins par sa fraiche et appétissante beauté que par une résistance inattendue, par son obstina-

tion à leur refuser son corps toujours intact, sous prétexte qu'elle était chrétienne comme eux et qu'elle en portait le signe tatoué dans la main droite.

Voilà les histoires que Marika racontait à Ahmed, lorsque les deux enfants, l'un vis-à-vis de l'autre étendus, accoudés comme deux sphinx de part et d'autre d'une avenue, se racontaient leurs malheurs.

Elle lui disait encore d'autres choses, des choses que le fellah n'était point capable de comprendre. Elle ne se souciait guère d'ailleurs qu'il les comprît, mais elle avait besoin de les dire et elle eût parlé toute seule aussi bien, si

Ahmed n'eût pas été là.

Depuis qu'elle vivait sous la tutelle d'un étranger, il se formait en son cœur des sentiments en contradiction flagrante avec les instincts de la femme orientale. Mais elle appartenait, par son hérédité composite, à des familles si diverses, qu'elle possédait en puissance tous les caractères et les signes de race les plus opposés. La destination particulière de sa personnalité demeurait à la merci des circonstances.

Elle agissait bien comme une femme de ces pays le premier soir, lorsqu'elle vint s'offrir à l'homme qui l'avait recueillie. Elle ne se laissait pas emporter par un élan de

reconnaissance et d'affection, elle pensait seulement que Chalon était son maître, qu'il pouvait disposer d'elle, et qu'elle devait se présenter à lui environnée de parfums. Elle n'avait pas été humiliée ni choquée qu'il la repoussât, accoutumée à subir les fantaisies des hommes et à n'en point rechercher les causes.

Mais cette abstention inattendue lui avait appris que tous les hommes ne sont pas des conquérants ou des acheteurs, qu'il est aussi des protecteurs désintéressés. Son cœur lui avait du même coup révélé qu'on doit leur vouer d'autres sentiments que le respect et la soumission. Le refus de Chalon l'avait affran-

chie de la condition servile où les Orientaux maintiennent leurs femmes. Elevée à la dignité des nôtres, qui sont les égales et les amies libres de leurs époux, elle commençait à concevoir des sentiments en rapport avec cette dignité nouvelle. Elle ne songeait plus à s'offrir, en cet appareil d'hiératique mystère où s'enveloppe la prostitution d'Orient. Mais elle se prenait à chérir celui qu'elle ne considérait plus comme un maitre, et aussi à le désirer.

Elle se prenait même à être jalouse de lui. Déjà elle ne supportait plus patiemment qu'il fût toujours dehors. L'idée peu à peu lui venait de restreindre la liberté

d'Henri. Elle aurait voulu exercer sur lui une constante surveillance. Elle en cherchait le moyen, qu'elle finit par trouver. Elle communiqua son plan à Ahmed.

Il s'agissait de réunir leur petite fortune, et d'acheter un âne avec son harnais. Ahmed, qui n'avait absolument rien à faire, deviendrait le conducteur de l'âne, et Chalon n'aurait point de prétexte pour prendre un autre ânier.

Les yeux du fellah étincelèrent. Il s'avisa, à son tour, d'être jaloux. Chalon, dans ses promenades qui duraient parfois l'après-midi tout entière, se faisait accompagner d'on ne sait quel autre fellah,

qui était peut-être toujours le même, qui vivait ainsi, autant que les deux enfants, plus même, dans sa compagnie et dans sa familiarité, qui portait peut-être lui aussi ce nom d'Ahmed, si commun ! Ahmed ne put supporter cette pensée. Il ouvrit la bouche comme pour mordre, comme un chien dont le maître caresse un autre chien, et ses lèvres retroussées laissèrent voir toutes ses belles dents blanches. Mais en définitive, comme cette intolérable situation ne devait point durer, sa jalousie n'avait point d'objet. Il s'apaisa. et il s'épanouit aussitôt, fou de joie, riant de penser à la grande surprise que l'on allait faire à Henri.

Le projet fut exécuté le jour même.

Ahmed s'esquiva dès le départ de Chalon ; et deux heures plus tard Marika, qui le guettait impatiemment, le vit revenir, courant à toutes jambes à côté d'un âne qui galopait.

C'était une bête vive et magnifique. Il ployait l'encolure et tombait dans la main avec la même élégance qu'un cheval. Il avait le poil presque blanc. La selle en roseaux, recouverte de maroquin rouge, avec des broderies, était belle comme les choses toutes neuves.

Marika voulut en avoir l'étrenne. Elle enfourcha l'âne, et Ahmed la conduisit tout

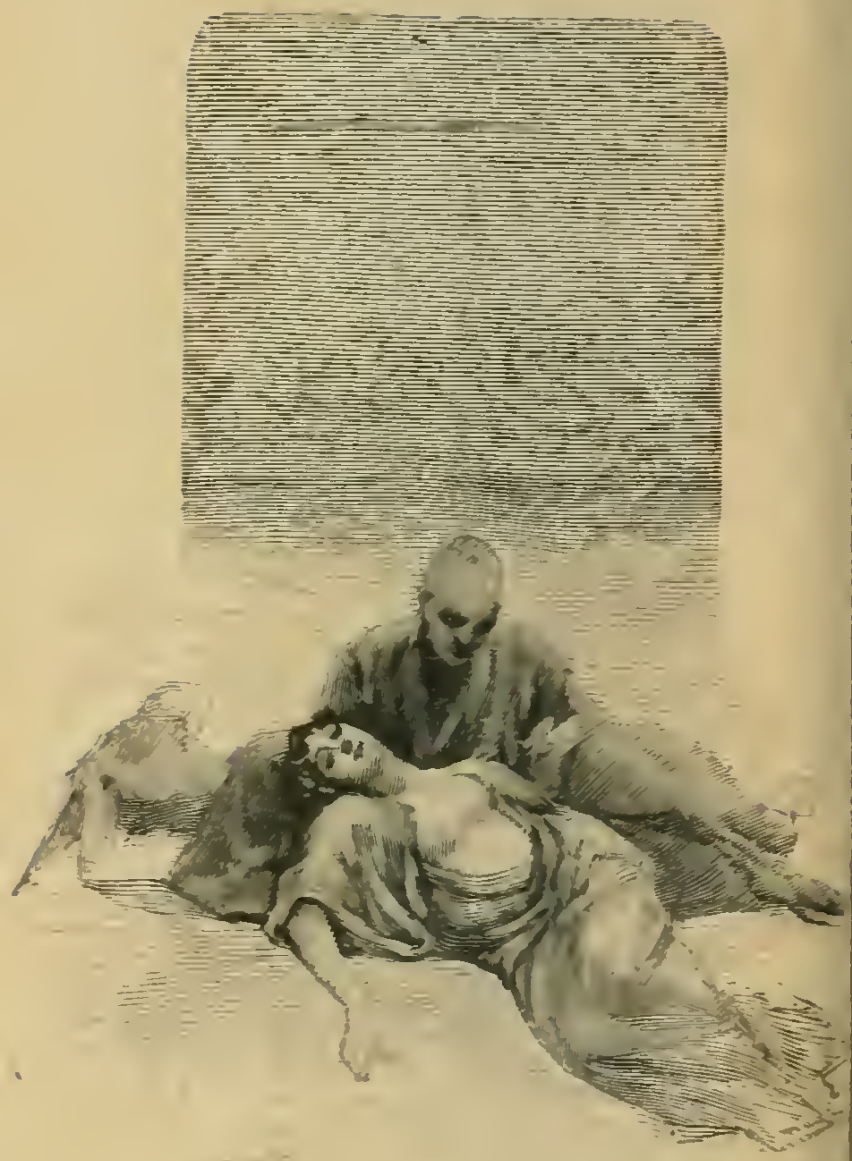
autour du jardin pour s'exercer à son nouveau métier. Il poussait des cris comme pour faire ranger des passants imaginaires.

Ensuite, il fit la toilette de l'âne. Il le tondit habilement, par places, et l'ornementa d'arabesques, lui traça au bas de l'encolure un collier, autour du ventre une ceinture. Puis on le lâcha dans le jardin. Et ce soir, il fut interdit à Chalon de s'y promener. Les deux enfants s'arrangèrent pour l'entrainer et pour le retenir sur la terrasse jusqu'à l'heure du coucher.

Mais dès que le peintre fut endormi, eux qui ne dormaient pas redescendirent sur la pointe du pied pour

aller voir l'âne, pour le flatter, pour lui donner des sucreries à manger dans leur main. Seulement ils eurent une grande peur, parce que l'âne, qui était très gourmand, se mit à braire de joie, et ce fut miracle qu'il ne réveillât point Chalon.

V



Après le repas du matin, lorsque Chalon se leva pour sortir, Ahmed se leva aussi et le précéda, grave, mais d'une gravité jouée, les lèvres pincées comme par une envie de rire.

Le fellah, qui marchait plus vite, se glissa dans le jardin, disparut et arriva presque aussi tôt que Chalon à la porte de la rue, tirant par la bride l'âne magnifique acheté hier. Et il dit, avec un accent de fierté, ces quelques mots en français : « Bourricot à moi. Moi ânier. Moi venir, conduire toi. »

Le peintre fut embarrassé et confus, comme d'un cadeau qu'il n'aurait pas dû recevoir, mais qu'il ne pouvait faire autrement que d'accepter.

Après un peu d'hésitation, il se laissa hisser sur la selle de roseaux recouverte de maroquin rouge. Mais il aperçut Marika, et il n'eut pas le courage de l'abandonner ainsi.

Il lui fit signe de se préparer pour sortir.

Elle ne possédait pas de borgo, et bien qu'elle fût chrétienne, elle n'aimait pas à montrer son visage. Elle s'enveloppa toute la tête et le corps, par dessus sa robe bleue, d'une grande pièce d'étoffe blanche. Puis elle se plaça en arrière de la selle, à califourchon sur la croupe de l'âne, et pour ne point tomber, elle prit Chalon à bras-le-corps. Sa robe et son voile se relevèrent, laissant nues ses jambes jusque plus haut que le genou. Ses pieds même et ses chevilles délicates restèrent nus, parce qu'elle ne tenait ses babouches que du bout de ses orteils recourbés.

Aux premiers pas, Chalon fut distrait par la peur qu'il avait de tomber. Mais l'équilibre de Marika, accoutumée à chevaucher ainsi, lui rendit l'assurance. Alors, il fut ému de sentir contre tout son corps ce jeune corps vivant et tiède, autour de sa taille ces bras vigoureux et fins qui se cramponnaient ; il fut irrité de ne faire que sentir Marika sans la voir, de ne pouvoir point se retourner pour contempler sa jolie enfance voilée, enveloppée de linges blancs.

Mais ensuite, il s'avisa qu'un de ses collègues, ou même un simple soldat français, pouvait le rencontrer en cet équipage, et il eut hâte de sortir de la ville. Par malheur, il avait

décidé ce jour-là que l'on irait au vieux Caire. Déjà il en avait averti Ahmed et il n'osait plus lui donner contre-ordre. Or, pour aller jusqu'au vieux Caire depuis l'Esbekyeh, il faut traverser les deux tiers au moins de la ville, en suivant le Khalig. Enfin l'on atteignit une des portes sans avoir vu personne de connaissance.

La splendide cité est environnée de solitudes. Des collines l'enferment, non pas des collines naturelles, mais des amas énormes de décombres. Qui saurait dire d'où proviennent ces ruines ? Peut-être qu'elles sont les vestiges des antiques incendies : tant de fois le Caire est ressuscité

de ses cendres ! Et nul spectacle n'est plus lamentable que celui de cette banlieue calcinée, où la poussière des siècles morts s'entasse jusqu'à former des montagnes.

Jamais, naguère, Chalon ne se fût ainsi aventuré dans ces solitudes sans une escorte de soldats. Mais à présent l'idée ne lui venait même point qu'il pût courir quelque danger. Il n'était plus un étranger : pourquoi les indigènes se fussent-ils méfiés de lui et l'eussent-ils maltraité sans raison ?

Lentement et péniblement, Henri, Ahmed, Marika cheminaient. Les jambes de l'âne et les jambes d'Ahmed enfonçaient profondément dans ces

cendres qui les brûlaient : car elles ont bien pu s'éteindre, mais non se refroidir jamais, sous l'ardent soleil. Elles ne sont pas grises comme le limon que le Nil dépose, ni jaunes comme le sable du désert ; elles sont blondes, mais d'un blond pâle et décoloré. Çà et là se dressent quelques huttes et quelques pans de murs, qui sont de cette même couleur blonde effacée. Et les maisons, dans toute l'Egypte, sont toujours de la même couleur que le sol : ici blondes comme les cendres éteintes, ici grises comme le limon séché ; de sorte que l'on peut à peine les distinguer lorsque l'œil n'y est pas fait encore ; elles paraissent, à la surface

de la terre, des excroissances, des échauboulures, une lèpre.

Depuis très longtemps déjà, Henri, Ahmed et Marika étaient en route, lorsqu'ils arrivèrent à la mosquée d'Amrou qui est la plus ancienne du Caire, et qui est perdue dans cette solitude. Ils y entrèrent, non comme des voyageurs pour la visiter, mais comme des gens du pays, pour se reposer à l'ombre du sanctuaire, pour se rafraichir et se laver à l'eau des saintes citernes.

Ils s'en allèrent donc jusqu'à la seconde cour, où se trouve la citerne des ablutions. A côté, un palmier a poussé en biais. Au fond de cette cour est le sanctuaire, à l'en-

droit le plus reculé d'une forêt de colonnes.

C'est là que se réfugièrent les trois promeneurs. Sur les nattes, ils s'assirent, ils se reposèrent, tandis que l'âne, en liberté, parcourait toute la cour à pas lents, vainement cherchant un abri contre le soleil.

Un instant, Chalon se remémora toutes les curiosités qu'il aurait dû ici passer en revue, et notamment cette colonne miraculeuse que le khalife Omar a frappée de sa courbache et qui a gardé l'empreinte du coup. Mais Henri n'avait même pas l'énergie de se lever pour aller regarder de près la veine blanche qui atteste encore le miracle.

Il aimait mieux regarder de loin Ahmed, qui en se jouant se glissait entre les colonnes d'épreuves — ces colonnes accouplées, très rapprochées l'une de l'autre, qui livrent passage cependant à l'homme juste, au lieu que sans rémission elles retiennent l'homme perverti.

Après une halte assez longue, les trois promeneurs repartirent. Ils traversèrent le village des Coptes, qui portent le tarbouch noir et qui ont comme Marika une croix tatouée dans la main.

Ensuite ils se dirigèrent vers le port, où l'on trouve des barques pour traverser le petit bras du Nil et passer dans l'île de Raoudah. Henri

avait fixé ce terme à l'expédition d'aujourd'hui, sous prétexte qu'il devait étudier le Mékyas qui est dans l'île. A la vérité, il n'y était attiré que par la réputation des jardins, comparables aux jardins enchanteurs de Rosette.

Ils arrivèrent au bord du fleuve. Dans la barque aux ailes triangulaires entre-croisées, beaucoup de gens passèrent avec eux. On eut grand'peine à obtenir de l'âne qu'il voulût bien embarquer. Il s'arcboutait sur ses quatre pieds, et sa mâchoire, rebelle au mors, avait une force de résistance invincible.

Un chameau qui était là lui donnait le mauvais exemple, secouant sa tête emman-

chée d'un si long col recourbé, comme pour faire des signes de dénégation. La grande bête céda la première, elle enjamba maladroitement la barque. L'âne l'imita enfin.

Il y avait des fellahs qui portaient des provisions, un petit enfant qui avait retroussé par derrière sa galabieh jusque sur ses épaules, de sorte que par devant il était habillé, et de l'autre côté il était nu. Des femmes tout en noir portaient le borgo pendu au cylindre d'or qui s'attache entre les deux yeux.

A la pointe de l'île, les deux bras du fleuve se réunissent. Les deux rives s'écartent comme deux lèvres pour un sourire. Et le divin Nil paraît

plus immense, dans sa lenteur, dans son éternelle et féconde bonté.

Le ciel n'était bleu qu'au zénith. Vers l'horizon il affectait des nuances de mimosa fané, avec des reflets roses. Il était passé comme les étoffes qui peu à peu s'atténuèrent dans les ténèbres perpétuelles des appartements de femmes.

Henri ne songea plus au Mékyas. Il entraîna les deux enfants dans le jardin. Ahmed attacha l'âne au tronc fragile d'un mandarinier, et revint trouver les deux autres qui déjà étaient couchés sur l'herbe.

Ils ne disaient rien. Ils n'avaient pas trop chaud. Ils ne souhaitaient rien. Ils pou-

vaient se croire seuls au monde, ils étaient heureux. Le parfum des oranges les enivrait.

Un petit garçon survint, qui leur fit mille amitiés, mille grâces, sans les connaître, comme dans la rue quelquefois un chien que vous n'avez jamais vu se met à vous suivre et à vous accabler de démonstrations.

Il cueillit d'abord une orange, qu'il offrit à Chalon avec toute la branche, avec toutes les feuilles vernissées et odorantes ; puis un bouquet de mandarines, puis d'autres oranges encore, si bien qu'on lui faisait signe que l'on avait assez, que l'on avait trop.

Une femme passa, portant sur l'épaule gauche un enfant. Ahmed lui offrit de ces mandarines et de ces oranges, et elle partit en répétant des phrases très longues et inintelligibles de remerciement.

Cependant Ahmed et le petit inconnu ayant mangé beaucoup de fruits, se trouvèrent si frais et si gaillards qu'ils n'avaient plus besoin de se reposer. Ils se mirent à jouer ensemble. Ils se poursuivaient sous les arbres, et quand ils s'atteignaient, ils luttaient. Mais Ahmed fit une chute, et souilla de poussière sa galabieh. Alors, pour la ménager, il s'en dépouilla sans façon. Son adversaire fit de même, et ils luttèrent nus,

jolis athlètes de bronze, par places dorés du soleil qui se monnayait entre les branches.

Et Marika, assise droite, raidie entre ses draperies blanches comme une momie en ses bandelettes, impassiblement les regardait.

Mais il fallut bien revenir. A rebours, Henri, Ahmed, Marika, refirent le même chemin, dans la vivifiante aménité du crépuscule. Et la halte du soir, ainsi que la halte du matin, fut à la mosquée d'Amrou. Mais comme elle était plus profonde et plus engageante, la forêt des colonnes, comme il était plus vénérable, le sanctuaire, consacré par la nuit ! L'eau de la citerne leur parut

presque glacée. Et il leur sembla revenir de très loin lorsqu'ils se retrouvèrent mêlés au grand mouvement du Caire, lorsqu'ils entendirent les joyeux « Saïda » des âniers qui, en se croisant, se reconnaissaient et s'interpellaient par leur nom, dans la nuit où circulaient des robes claires et où retentissaient des baisers.

Après dîner, ils ne pouvaient s'endormir, ils étaient trop gais pour avoir sommeil. Ils se mirent au lit pourtant, mais les deux enfants se relevèrent bien vite pour aller voir si l'âne, le merveilleux âne, ne manquait de rien. Et Chalon descendit dans le jardin avec eux.

Quand ils remontèrent et se

recouchèrent, longtemps encore Chalon entendit Ahmed et Marika bavarder. Que pouvaient-ils bien se dire ? Se félicitaient-ils de leur succès ? Ils pouvaient, à bon droit, se féliciter, car leur victoire était complète.

Les étranges et sourdes méfiances du maître étaient à jamais vaincues. L'Orient, qui d'abord l'avait inquiété et repoussé autant que sollicité par son mystère, venait de le conquérir par son enfantillage. Henri avait frissonné devant le grand sphinx ; il s'abandonnait en souriant aux deux petits sphinx, aux petits sphinx vivants et puérils qui ne s'étaient point comme l'autre sévèrement dressés devant lui,

pour l'avertir au seuil des solitudes et des nécropoles, mais qui s'étaient égarés avec lui, sous les ombrages de Raoudah.

Cette promenade à l'île de Raoudah devint bientôt l'unique désir d'Henri. A satiété il la renouvela. Il la renouvela bientôt chaque jour.

Mais on ne partait plus aux heures chaudes. On s'en allait dès le matin, avec des provisions — très peu de chose : car Chalon lui-même, acclimaté, était devenu sobre comme un indigène. Il se contentait, pour le premier repas, d'une galette de maïs, avec beaucoup de mandarines, de dattes, de pistaches grillées. Seulement, il ne se rassasiait

plus de cannes à sucre. Il en faisait charger l'âne à tel point que la pauvre bête, au départ, disparaissait sous les longues tiges, sous les feuilles vertes, et avait l'air d'un âne qui s'est embourbé dans un marais, perdu parmi les roseaux. Mais au retour, toute la provision était épuisée. Et à force de mordre à même le bois savoureux, les dents du Français devenaient blanches comme celles des chacals ou des fellahs.

On suivait toujours la même route, on faisait toujours deux étapes, avec une halte à la mosquée d'Amrou. Après le repas dans le jardin, on jouait ou on dormait ensemble presque tout le jour.

Des gens passaient, mais le petit garçon inconnu qui une fois avait lutté avec Ahmed, revint trop fréquemment. Chalon essaya de lui faire comprendre qu'il était de trop. Marika lui dit adieu en lui offrant des mandarines. Comme il ne comprenait toujours pas, Ahmed lui donna quelques coups de bâton. Alors on ne le revit plus jamais.

Et c'était quotidiennement les mêmes tableaux, les mêmes émotions. Seulement, comme les eaux baissaient, à mesure que la saison devenait plus chaude les deux rives du fleuve se rapprochaient peu à peu comme des lèvres qui se ferment, et le Nil fatigué ne souriait plus. Les barques à

fond plat pouvaient seules traverser l'eau sans profondeur.

Mais c'était toujours les mêmes incidents du passage, les mêmes grognements des chameaux enjambant la barque maladroitement, et une fois que les trois amis se trouvaient isolés dans leur jardin, les mêmes jeux, les mêmes caresses, les mêmes sommeils, toujours, dans une divine monotonie.

Vers ce temps-là, l'Institut d'Egypte explora les environs du Caire, cherchant quelques vestiges de l'antique Memphis, dont la place même n'est point certaine.

Chalon trouva des prétextes pour ne pas suivre ses collègues. Il ne se résignait pas à

délaisser, pendant plusieurs jours, ses deux enfants, pour des recherches archéologiques qui ne lui offraient présentement aucun intérêt.

Mais dès que les savants furent revenus, il éprouva un désir très vif de recommencer pour son compte cette expédition.

Il partit avec les deux enfants et l'âne. Il s'embarqua sur le Nil, à Boulaq, et il remonta le fleuve très lentement jusqu'à la hauteur de Bédréchéïn.

Les voyageurs n'y atteignirent que le lendemain de leur départ, à la fin de l'après-midi. Ils avaient dormi dans la barque. Si basses que fussent les eaux, le Nil avait

encore, à cet endroit, une largeur considérable. De part et d'autre le terrain était plat, jusqu'à perte de vue.

Chalon remonta sur l'âne. Marika monta en croupe, et pour se tenir prit Chalon à bras le corps. Elle était comme d'ordinaire enveloppée en son voile blanc. Ahmed, retroussant sa galabieh, courait pieds nus à côté de l'âne. Ils allaient en silence tous les trois.

Ils arrivèrent bientôt au village même de Bédrecheïn, qui est construit en boue séchee. sous les palmiers. Une grande mare entourait les huttes, et des enfants nus s'y baignaient parmi des oiseaux.

Quand ils passèrent, ces oiseaux s'envolèrent, et ces

enfants sortirent de l'eau pour les regarder. Mais nul ne les menaçait et nul ne leur voulait du mal.

Ils suivirent alors une route surélevée comme une digue, entre les champs que l'inondation recouvre une partie de l'année. C'était l'époque de la moisson ; et cependant il restait encore çà et là de grandes mares qui ne se dessèchent que plus tard, des lacs circulaires environnés de palmiers qui, dans l'eau calme, miraient leur image renversée. On voyait sur les rives opposées d'autres villages toujours pareils et multipliés par la réflexion. Et à la surface de la terre toute chose était grise, les troncs des palmiers étaient

violets, leur chevelure hérissée était d'un vert terne, le ciel était d'un bleu violent.

Ce décor qui se répétait toujours sans jamais se renouveler ne fatiguait point les yeux par sa monotonie. La moindre différence de lignes suffisait à le diversifier. Tous ces lacs pareillement ceints d'arbres rigides n'affectaient point exactement la même forme. L'eau ne prenait pas toujours, pour s'endormir, la même attitude. Elle se ramassait parfois et s'approfondissait, d'autres fois elle s'allongeait et se prélassait davantage. Les troncs de palmiers qui sont faits des moignons superposés de palmes amputées successivement, bien que fra-

ternellement semblables, présentaient quelquefois les signes d'une physionomie individuelle.

Quelques-uns, parmi la rigidité des autres, avaient la fantaisie de ramper à terre d'abord, puis de se relever en se recourbant... Tristes arbres, condamnés à l'éternelle verdure, qui ne connaissent que l'accablement de l'été et point la mélancolie de l'automne ! Aucune feuille roussie ne tombe en tourbillonnant de leur sommet, et ne se pose sur l'eau. Ils ressemblent à des cadavres de sauriens cuits et pétrifiés par le soleil, fichés en terre et surmontés d'un pauvre bouquet de branches à peine vivantes, à peine végétales, qui

ressemblent à de grandes plumes.

Les voyageurs passèrent dans une clairière, à côté de ruines où l'on distinguait encore des formes de maisons parmi une poussière de poteries et de décombres. Mais rien n'indiquait si ces ruines dataient d'hier ou d'autrefois. Ils rentrèrent dans la majestueuse forêt de palmiers et ils s'y reposèrent. Mais ils n'étaient plus gais et puérils comme dans les jardins de Raoudah ; ils étaient graves, mornes, en harmonie avec le décor.

Lorsque la température devint plus clémente, ils reprirent leur marche. Ils allèrent longtemps droit devant

eux. Ils se trouvèrent enfin au pied d'un monticule de sable qu'ils franchirent, et alors ils ne virent plus que le désert avec ses grands plis, avec ses ondulations flasques et molles, comme d'une mer démontée qui se serait figée soudainement. Ils reconnurent, à deux places, les pointes informes de pyramides presque ensevelies.

Chalon et Marika mirent pied à terre. Ahmed débarrassa l'âne de son harnais et le laissa en liberté. Puis il prépara le frugal repas.

Pendant ce repas, qui fut sans appétit et sans gaieté, le soleil disparut derrière l'horizon des sables. Peu de temps après, le ciel se barra de rouge,

puis tout s'éteignit. Le sable, quelques minutes, fut doucement lilas, et presque sans transition de crépuscule, la nuit prit possession de la terre.

Une brise souffla du côté de l'infini, si froide, si malfaisante que les trois amis se réunirent, se resserrèrent en frissonnant. Un peu de poussière s'éleva, souilla un instant la pureté de la nuit. Puis brusquement elle retomba. La clarté nocturne ne fut plus troublée. Les étoiles brillèrent, innombrables, et le sable caressé de reflets d'astres devint blond comme des cheveux d'enfant dans les pays du nord.

Alors les voyageurs rassérénés respirèrent à pleins pou-

mons l'air sec et sain. Ils étaient assis en rond comme des gens qui causent, et cependant ils ne se disaient rien. L'atmosphère de nouveau s'embrasa. La chaleur fut insupportable. Ils peinèrent véritablement. Des lèvres entr'ouvertes d'Ahmed, un chant plaintif et monotone s'échappait, un vagissement de grand enfant.

L'âne, en secouant la tête, se rapprocha d'eux, se laissa choir lourdement et se coucha sur le flanc. Ahmed s'assit à côté de l'âne, s'appuyant contre son dos à l'épine saillante. Marika mourait de sommeil. Elle s'étendit sur le sable, ayant pour oreiller les jambes croisées du fellah. Et

ils s'endormirent ainsi tous les trois, l'âne et les deux enfants, profondément.

Henri ne pouvait dormir, et il ne pouvait détacher d'eux ses regards.

La grâce de Marika était surprenante. Abandonnée et toujours pudique, elle avait rejeté son voile blanc. Elle n'était plus vêtue, comme Ahmed, que de la chemise bleue, et cette chemise était fendue si bas que sa gorge en avait jailli. Les complaisances du vêtement lâche trahissaient des contours plus intimes, la courbe de la taille pleine et ronde, le modelé délicat du ventre, la fuite des flancs étroits. Le désir — mais un désir chaste, émanait comme

un parfum de ce corps prostitué, mais encore vierge. Marika dormait innocemment au seuil du désert. Chalon qui naguère avait ri sans comprendre lorsqu'elle lui parlait du Christ, Chalon eut un souvenir des légendes évangéliques, du repos en Egypte.

Mais cette évocation de religion et de légende le jeta dans un trouble prodigieux. Sa nature positive se révolta. Il réagit, il se refusa, il eut peur devant Marika enfant comme il avait eu peur devant le Sphinx, tous deux de même couchés dans le sable du désert infini. Il eut peur de l'infini et du mystère plus encore que de la solitude.

Il eut peur, mais il se sentait vaincu. Le mystère avait vraiment trop de charmes, et s'offrait sous de trop séduisantes espèces. Chalon ne pouvait plus détourner les yeux de ce beau corps qui se révélait à lui, qu'il eût pu prendre et qui ne lui eût pas résisté.

Le grand charme de Marika, c'est qu'elle n'avait perdu aucun des attraits de l'enfance, ses mains étaient mignonnes, ses jambes qu'elle découvrait jusqu'aux genoux étaient fines, et cependant elle s'affirmait si franchement femme que le moins pervers pouvait la souhaiter avec sécurité.

Chalon la regardait dormir

et souhaitait de la posséder.

Pourtant, à la fin, il succomba au sommeil lui aussi. Il était si simple, si sain dans la régularité de ses habitudes que le désir même ne pouvait à pareille heure le tenir longtemps éveillé.

Il vint s'étendre à côté d'Ahmed contre la croupe de l'âne. Et quelques instants il regarda encore les enfants. Puis ses yeux se fermèrent. Il essaya de songer à l'antique Memphis qui avait existé là où il dormait. Mais les choses passées ne l'intéressaient plus. Elles ne faisaient plus que remuer en lui une idée vague d'ancienneté très reculée, de durée incalculable, d'infini dans le temps, harmonique à

ce décor d'espace infini.

Enfin il laissa aller sa tête, qui se reposa sur le flanc de l'âne, qui fut bercée par la respiration de la bête endormie, et il s'endormit à son tour.

Il se réveilla le premier en sursaut, dans le coup de froid du matin, — humide. Il regarda aussitôt vers Marika. Alors il vit une chose qui l'émut et qui l'attendrit plus que tout :

Marika avait le visage, les mains, les pieds, ces pieds divins, tout mouillés par le refroidissement matinal. Elle était toute perlée de rosée, comme une fleur.

VI

Peu de jours après leur retour dans la maison de l'Esbekyeh, le printemps devint terrible. Les champs fertiles, calcinés aussitôt après la moisson faite, se transformèrent en déserts de sable.

Le soleil hostile vomissait du feu et de la lumière avec une espèce de fureur de nuire. L'aveuglante clarté extérieure imposait de malsaines réclusions. L'accablante chaleur imposait l'immobilité absolue, si irritante. Tout travail et tout divertissement d'esprit était défendu. Aucune pensée suivie n'étant possible pendant le jour, aucun repos durable et profond pendant la nuit, l'état de veille et l'état de sommeil se confondaient en une sorte de continuelle insomnie, maladive, hantée de cauchemars qui aboutissaient tous aux images de la sensualité.

Henri perdait toute volonté, toute conscience. Accoutumés

à ces excès torrides, les deux enfants résistaient mieux. Ils conservaient une faculté de se mouvoir inutilement. Autour du Français anéanti, ils étaient comme deux mouches ivres de soleil et de chaleur qui infatigablement volent et bourdonnent.

Ahmed ne songeait à rien peut-être. Mais ce n'est pas au hasard que Marika volait et bourdonnait autour d'Henri. Elle savait ce qu'elle faisait. Ses jeunes sens que ni la puberté, ni la prostitution n'avaient ému, la tourmentaient pour la première fois. Elle n'était plus une ignorante, elle savait la cause de son trouble et la fin de ses appétits, et au lieu d'atten-

dre humblement, patiemment, qu'il plût à son maître de les satisfaire, elle le tentait avec une ingéniosité naïve, avec des trouvailles irrésistibles de coquetterie.

Pourquoi donc ne cédait-il point ? Pourquoi n'achevait-il point d'écarter ces voiles qui déjà s'entrebâillaient. de délivrer ce joli corps qui voulait tout entier jaillir de la galabieh, comme les pétales d'une fleur, pour s'épanouir, jaillissent, en la déchirant, de la gaîne étroite qui les enserre ? Pourquoi donc résistait-il à son propre désir et au désir de Marika ? Pourquoi différait-il de cueillir cette virginité presque miraculeuse qui, à travers tant d'infamies et

d'aventures n'avait été réservée que pour lui ?

Cependant les jours se passaient dans une torpeur voluptueuse. La maison était barricadée contre le soleil. Il faisait nuit toute la journée, si bien que l'on se distinguait à peine et souvent l'on se frôlait l'un l'autre à l'improviste. Parfois la face pâle d'Ahmed s'éclairait tout d'un coup dans l'unique rayon de lumière qui filtrait d'en haut. Il avait les yeux agrandis comme par une extase ou par une douleur surhumaine, les lèvres entr'ouvertes.

Le soir seulement, ou même la nuit, aux rares heures où l'air qu'on respire ne brûle pas la gorge, Henri se décidait

à emmener dehors les deux enfants. Et quelquefois ces promenades nocturnes les apaisaient, mais souvent aussi, ils en revenaient plus anxieux et plus désespérés.

Alors ils s'évitaient, ils s'en allaient dans le jardin séparément. Mais dès que Chalon se trouvait seul, il avait la sensation affreuse d'être abandonné, il s'affolait, et il cherchait les enfants.

Un soir qu'il les cherchait ainsi, le soir d'un jour cruellement chaud, il les aperçut enfin dans les ténèbres, debout, face à face, immobiles, muets, stupéfiés.

Ahmed, soudain, enveloppa de ses bras Marika et fit effort pour la renverser. Elle reçut

le choc sans faiblir. Alors, tranquillement, Ahmed s'écarta d'elle, et ils furent de nouveau immobiles, face à face. Elle ne songeait pas à fuir. Elle paraissait fascinée.

Une seconde fois, Ahmed se jeta sur elle. Elle chancela, mais elle se dégagea ; et elle tira sur la galabieh du fellah si rudement que la toile fut déchirée. La chemise glissa de l'épaule gauche, Ahmed n'était plus vêtu que d'un haillon, raccroché à son épaule droite. Ils restèrent vis-à-vis l'un de l'autre, ne remuant plus que pour respirer.

Mais au troisième assaut, Marika fut renversée. Ahmed tomba sur elle. Alors elle prit à pleines dents le bras

gauche de son adversaire, que la chemise déchirée laissait nu, et elle mordit. Il gémit, lâcha prise. Elle se releva, et enfin, revint, sans hâte, vers la maison. Ahmed vaincu rajustait son vêtement en loques.

Henri ne voulait rien avoir vu. Il s'esquiva.

Mais il dormit mal cette nuit, réveillé en sursaut par de soudaines colères. Et le matin, n'y tenant plus, il alla secouer Ahmed qui dormait encore.

— Montre-moi ton bras ! cria-t-il, montre-moi ton bras !

Quand il vit la blessure fraîche, il s'exaspéra, il leva le poing. Le fellah attendit le coup avec dignité. Chalon fut

désarmé, et pour résister à la tentation de battre, il sortit.

Il fuit de nouveau la maison. Plusieurs jours, du matin au soir, il resta dehors, seul. Il recommença de flâner par la ville, par les rues, et il essaya de s'intéresser aux objets. Mais il y retrouvait éparse et matérialisée l'âme subtile de Marika.

Les parfums de fleurs étaient son parfum. Les choses les plus différentes de l'humanité exhalaient sa féminine séduction, et Henri les chérissait comme un amant chérit les gages qu'il a dérobés à sa maîtresse. Ces architectures ajourées, pareilles à des dentelles, lui étaient précieuses comme des lambeaux pieuse-

ment recueillis d'une robe qui a touché le corps d'une amante.

Le ciel pur le regardait avec les yeux de Marika.

Lorsqu'il s'en allait, sur la route envahie par le sable, il songeait qu'elle y avait marqué l'empreinte de ses pieds, la jolie créature pour lui si essentiellement confondue avec l'exotique décor, qu'elle lui paraissait née de la poussière des solitudes, comme Vénus de l'écume des Océans. Et souvent dans ses courses, lassé, il s'étendait sur le sol, il mordait le sable, comme les amoureux abandonnés mordent un oreiller ou un drap, et ce lui était une angoisse étrange de sentir glisser entre ses doigts

la poussière sèche, inconsistante ; il y écrivait en caractères grecs le nom adorable de Marika, mais le moindre souffle essuyait et effaçait son aveu.

Puis brusquement, le poignant désir lui revenait avec une torturante précision. Il errait, sombre et ardent, il essayait de se procurer par la fatigue l'illusion de l'assouvissement. Mais il s'épuisait, il ne s'apaisait point. Sa résistance impie n'aboutissait qu'à dénaturer son désir. Il voyait rouge. Au lieu de rêver des images de nudité simple et de possession ingénue, il se représentait Marika telle qu'il l'avait recueillie le premier soir, demi-vêtue de voiles que

des mains infâmes avaient froissés, baignée du sang des autres. Et il rentrait au logis haletant.

A quelques pas de la maison, toujours, il avait un accès soudain de jalousie. Il craignait de trouver Marika dans les bras d'Ahmed ; et il se hâtait, mais il s'introduisait sournoisement, sans bruit, pour les surprendre, souhaitant peut-être de les surprendre. Il les trouvait maintenant, toujours, étendus par terre, ensommeillés, ne songeant à rien de mal, ne songeant à rien.

Or, un jour, et sans motif, le calme se fit dans son âme ; l'orage cessa, uniquement parce qu'il avait longtemps duré. Henri, rafraîchi comme la

campagne par une pluie qui redresse les tiges et qui dégage l'odeur des foins, n'entendait plus en lui-même que de loin en loin les grondements de plus en plus sourds du tonnerre. Ce jour-là il se promenait à une grande distance de l'Esbekyeh. Il reprit le chemin de sa demeure tranquillement, et tout en marchant, il se plaisait à imaginer ce qui arriverait quand il serait de retour.

Dès la porte il trouverait Marika : elle le guettait dans la rue. Sans rien dire à la jeune fille, il la prendrait par la main, mais Marika devinerait, car le désir resplendissait sur le visage et dans les yeux d'Henri.

Ils monteraient ensemble l'escalier avec une démarche un peu solennelle, comme il sied à deux êtres jeunes et graves qui vont accomplir les rites de l'amour. Ils entreraient dans la chambre si bien barricadée contre le soleil qu'il y fait nuit toute la journée.

Alors, sur le tapis, Chalon disposerait des coussins. Il enlèverait dans ses bras, avec des précautions, le corps fragile de Marika, et le déposerait sur cette couche improvisée.

Il se pencherait vers la vierge, et d'abord il ne la dépouillerait pas pour la contempler, mais il la regarderait à travers ses voiles, il ne vou-

drait longtemps que pressentir sa beauté.

Ces voiles, il les écarterait enfin, il les retirerait d'elle complètement, il s'initierait au mystère de la nudité absolue. Et Marika ne s'en défendrait point, pudique, mais fière de sa perfection.

Et d'abord Chalon ne la connaîtrait que des yeux. Ardent mais sage, il ne voudrait point la toucher avant d'avoir savouré le plaisir de l'admiration.

Ensuite, il la connaîtrait des mains, il apprendrait les formes de son corps, par de studieuses caresses.

Et enfin il se coucherait à côté d'elle, il la connaîtrait des lèvres et il serait heureux.

Tout cela était naturel, sans difficulté, simple — comme ce décor de simplicité absolue, comme ce ciel sans nuages et sans nuances, comme le désert qui n'est définissable que par son infinite. Chalon ne pouvait plus comprendre pourquoi il avait différé si longtemps, ni pourquoi il avait été troublé. Il n'éprouvait plus aucun trouble. Il marchait à pas plus légers et plus vifs. Le désir lui donnait des ailes.

Ces prévisions l'absorbaient à tel point que sa sensibilité se fermait aux impressions actuelles comme dans l'état d'hallucination. Il suivait son chemin par l'effet d'une habitude machinale, et à la lettre il ne voyait, il n'en-

tendait rien autour de lui.

Il fut bien obligé cependant de prendre garde à la réalité quand il arriva au bord du Khalig, car une foule compacte lui barra la route. Il s'avança jusqu'au premier rang de cette foule en jouant des coudes. D'ailleurs, il n'était aucunement curieux de savoir ce qui se passait et fut à peine ému par l'effroyable spectacle qu'il eut tout d'un coup sous les yeux.

Plusieurs femmes, dix peut-être, étaient là ligottées, et plusieurs hommes. Les femmes portaient le borgo noir, et les hommes des costumes variés, car ce n'étaient point des Fellahs, mais des Grecs, des Juifs, des Coptes, des Arméniens.

Une troupe d'exécuteurs, où il y avait des soldats français mêlés à des gens du pays, passaient par les armes ces femmes et ces hommes, tranquillement, silencieusement, comme des bouchers. Ils écartaient d'une main le borgo ou le col du caftan, et de l'autre main, ils tranchaient la gorge. Ensuite ils jetaient le corps tout chaud dans l'eau peu profonde du canal. Et ces victimes mouraient, ces meurtriers tuaient avec une si prodigieuse inconscience, que malaisément on pouvait croire qu'il s'agit de véritables créatures humaines massacrées par d'autres créatures. Ce spectacle devait être une fantasmagorie.

Chalon posa des questions

aux soldats. On lui répondit qu'un ordre du quartier général condamnait à mort, avec exécution immédiate, tous les indigènes ayant procuré des femmes aux Français, toutes ces femmes également.

Sans doute pour jeter l'odieux sur les envahisseurs, les autorités locales se hâtaient d'obéir avant que cet abominable arrêt fût rapporté.

Peu à peu l'odeur fade de tout ce bétail humain abattu souleva le cœur de Chalon. Il se détourna, il s'écarta. Mais il n'éprouvait qu'un dégoût, nulle pitié. Il ne pensait qu'à lui-même. Ces visions sanglantes lui rappelaient l'apparition première de Marika dans la maison des viols et

des assassinats, la purification de Marika sur la terrasse, aux clartés grises de la lune. Il se méprisa de l'avoir désirée jadis moins pour sa beauté que pour cette parure de sang.

Mais cela était passé. Il avait purifié son désir comme il avait lavé le corps de Marika. Il l'aimait à présent pour elle-même et véritablement nue.

Il poursuivit sa route légèrement.

Il ne trouva pas Marika devant la porte comme il avait décidé qu'il la trouverait (mais quel enfantillage !) Il alla droit jusqu'au jardin, espérant qu'il la verrait là, étendue à l'ombre ou jouant avec Ahmed,

mais elle n'était pas là davantage.

Alors il pensa qu'elle dormait dans la chambre, et qu'il allait la surprendre. Il monta. Dès le seuil, il la vit, il les vit tous les deux étendus, se faisant face, comme deux sphinx de part et d'autre d'une avenue. La robe de Marika était deux fois enroulée autour de ses jambes et de ses pieds qu'elle dissimulait, de sorte que le sphinx féminin ressemblait aussi à une sirène.

Henri s'agenouilla auprès d'elle. Mais quand il posa la main sur son épaule, elle tomba sur le côté. Elle avait une large et hideuse blessure. Elle était morte, de la même mort que les autres, au bord

du Khalig. Seulement on l'avait tuée sur place et on n'avait pas pris la peine d'emporter son cadavre pour le jeter à l'eau.

Ahmed se dressa. Il tendit en l'air, rigidement, ses deux bras maigres, très longs. Il poussa un cri formidable. Puis il retomba comme une masse.

Et sans plainte, sans larmes, Chalon, tombé à côté de lui, regardait le joli sphinx défunt, le petit sphinx qui jamais plus ne pourrait lui révéler le mot de l'énigme.

Le Caire, 1892.

Imprimerie des Nouvelles Collections Guillaume

E. GUILLAUME, DIRECTEUR

Borel. — 110, aveuue d'Orléans. Paris.

Extrait du Catalogue
Des Nouvelles Collections Guillaume

Collection "Lotus bleu"

Format 7 × 14

Prix : 1 franc le volume

Par la poste : 1 fr. 25

A. DAUDET. .	*Contes d'Hiver*. . . .	1 v.
EMILE ZOLA .	*Pour une Nuit d'Amour*	1 v.
A. DAUDET. .	*Trois Souvenirs* . . .	1 v.
DE GONCOURT	*Première Amoureuse*.	1 v.
A. DAUDET. .	*L'Enterrement d'une Etoile*.	1 v.
J.-H. ROSNY.	*Elem d'Asie*.	1 v.
CH. NODIER. .	*Thérèse Aubert*. . . .	1 v.
J. LORRAIN. .	*Une Femme par jour*	1 v.
CHATEAUBRIAND	*Le Dernier Abencerage*.	1 v.

La Collection *Lotus bleu* publiera des œuvres inédites de Alphonse Daudet, Emile Zola, Ed. de Goncourt, Victor Cherbuliez, Anatole France, J.-H. Rosny, André Theuriet, Paul Margueritte, Frédéric Mistral, Jules Claretie, Pierre Louys, Abel Hermant, Jean Lorrain, etc.

" Collection Chardon Bleu "

Format 7,5 × 15

Prix : 2 fr. 50 le volume

G. Keller. .	*Roméo et Juliette au Village*	1 vol.
E. Rambert .	*La Batelière de Postunen*	1 vol.
Cherbuliez. .	*Le Roi Apépi* . . .	1 vol.
A. Theuriet.	*Josette*.	1 vol.

"Collection Papyrus"

Format 8,25 × 16,5

Prix : 3 francs le volume

J.-H. Rosny.	*Les Origines*. . . .	1 vol.
Textes Originaux.	*Égyptiens et Sémites*	1 vol.
Homère . . .	*L'Iliade*.	2 vol.

SOUS PRESSE

Homère. . . .	*L'Odyssée*.	1 vol.

EN PRÉPARATION

Collection " Nymphée "

Format 9,5 × sur 19

Prix : 3 fr. 50 le volume

. Cherbuliez.	*Le Comte Kostia* .	1 vo .

University of Ottawa
Date Due

18 SEP. 1991	
0 SEP. 1993	

a39003 003413340b

PQ 2615 .E7D4 1896

HERMANT, ABEL

DEUX SPHINX